LE BARON D'ALBIKRAC,

COMÉDIE

EN VERS, ET EN CINQ ACTES.

PAR T. CORNEILLE.

NOUVELLE ÉDITION.

NAPOLI

A PARIS,

Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. LXXIV.

ACTEURS.

LA TANTE.

ANGELIQUE, *Amante d'Oronte.*

LÉANDRE, *Ami d'Oronte.*

ORONTE, *Amant d'Angélique.*

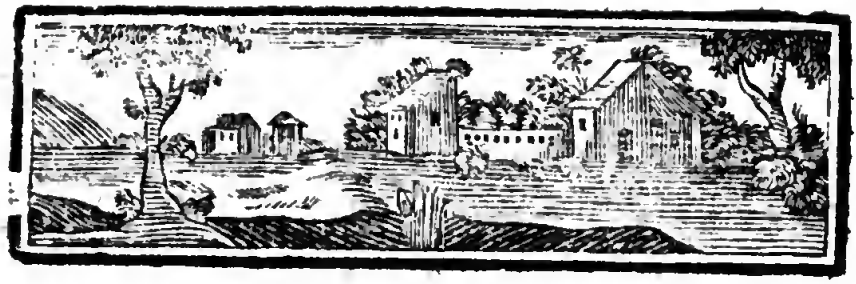
LISETTE, *Servante de la Tante.*

LA MONTAGNE, *Valet de Léandre.*

PHILIPIN, *Valet d'Oronte.*

CASCARET, *Laquais de la Tante.*

La Scene eſt à Paris.



LE BARON D'ALBIKRAC,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, PHILIPIN.

ANGELIQUE *tenant une lettre.*

SI j'en crois ce billet, Oronte eſt fort ſincere,
Il met tout ſon bonheur à me voir, à me plaire;
Mais ce fut là toujours le ſtyle des Amans.

PHILIPIN.

Madame, il meurt pour vous. Vous ſçavez ſi je ments,
Je ſuis valet d'honneur; & quoi qu'il pût écrire,
S'il n'étoit fou d'amour, voudrois-je vous le dire?
Il penſe à vous ſans ceſſe, & s'il avoit cent cœurs....

ANGELIQUE.

Quand il peut me parler, il me dit des douceurs;
Mais ſon ſexe par tout doit ce tribut au nôtre.

PHILIPIN.

Mon Maître, croyez-moi, n'eſt point fait comme un autre.
A moins qu'on ne lui plaiſe, & plaiſe tout de bon,
Jamais ſur la fleurette il ne regle ſon ton.

ANGELIQUE.

Jamais ? Et quelquefois il en conte à ma Tante.

PHILIPIN.

C'eſt là, de ſon amour, la preuve convaincante.
Il n'eſt pas de ces gens ſi fort abandonnés,
Qu'il doive être réduit aux attraits ſurannés ;
Et ſi par votre Tante, auſſi vieille que fole,
Il ſe laiſſe arracher quelque douce parole,
S'y pourroit-il réſoudre, à moins que de ſçavoir
Qu'on n'obtient que par-là le plaiſir de vous voir ?
Mais que doit-il attendre enfin ? que lui dirai-je ?

ANGELIQUE.

Que j'ai lu ſon billet.

PHILIPIN.

Le rare privilege !
N'aurons-nous rien de plus ?

ANGELIQUE.

Quoi ! tu n'es pas content ?

PHILIPIN.

La plus indifférente en feroit bien autant.
Ce n'eſt que ſçavoir lire.

ANGELIQUE.

Un jour viendra peut-être....

PHILIPIN.

Un peut-être n'eſt point ce que cherche mon Maître.

SCENE II.

ANGELIQUE, LISETTE, PHILIPIN.

LISETTE.

Et vîte.

ANGELIQUE.

Qu'eſt-ce ?

LISETTE.

Et tôt.

ANGELIQUE.

Ma Tante ?

LISETTE.

Détalons ;
La voilà qui deſcend, elle eſt à mes talons.
Par le petit degré gagnez le haut.

PHILIPPIN.

Liſette,
Obtiens-nous....

LISETTE.

Son Tailleur ſur l'eſcalier l'arrête,
Sans cela....

PHILIPIN.

Mais au moins, en trois ou quatre mots,
Qu'elle déclare....

ANGELIQUE.

Adieu.

SCENE III.

PHILIPIN, LISETTE.

PHILIPIN.

C'Eſt bien dit. Ah! les ſots,
Qui, ſans rien attraper, avec un ſoin extrême,
Sont un an à pourſuivre un chétif je vous aime!
Prétend-elle toujous ainſi ſe défier?

LISETTE.

Faute d'expérience, elle ſe fait prier,
Elle eſt novice encor; mais enfin laiſſe faire;
Mes ſoins en ſi bon train ont déjà mis l'affaire,
Qu'en la preſſant un peu, ſi ton Maître eſt diſcret,
Je lui répondrois bien d'un rendez-vous ſecret.
Lui peignant bien ſa flamme, il l'obtiendra ſans doute.

PHILIPIN.

Mais on ne lui dit rien que la Tante n'écoute;
Et montrer pour la Niece un cœur d'amour bleſſé,
Ce ſeroit le ſecret d'être bientôt chaſſé.
O le fâcheux dragon qu'une Tante éternelle!

LISETTE.

Ajoute, qui prétend être encor jeune & belle,
Et qui, laiſſant au coffre un peu plus de trente ans,
Veut juſques dans l'hiver ramener le printemps.
A chaque occaſion parlant de ſon peu d'âge,
Son radouciſſement tire un piteux hommage,
Qui, lent à s'avancer....

PHILIPIN.

Pour de ſi vieux appas;

Dis-moi, quelle douceur pourroit doubler le pas ?
A ſoixante & dix ans ! l'agréable mignonne !

LISETTE.

Dis ſoixante.

PHILIPIN.

Hé bien, ſoit, la différence eſt bonne.
Comment diable, à cet âge, oſe-t-on vivre encor ?

LISETTE.

Sçais-tu pas qu'une femme en tout temps prend l'eſſor ?

PHILIPIN.

Je le ſçais ; mais du moins on n'a point la figure
D'une Oſtrogote faite en dépit de nature,
Et l'on doit s'habiller, ſans tant de ſots atours,
A l'uſage des gens que l'on voit tous les jours.
De ſon deuil mitigé la mode eſt fort nouvelle.

LISETTE.

Elle croit du commun ſe diſtinguer par elle,
En être plus galante, & plus propre à charmer.

PHILIPIN.

Elle a le diable au corps, croire ſe faire aimer !
Ne voir pas qu'on la raille alors qu'on s'humaniſe ?

LISETTE.

Qu'on lui diſe un mot tendre, elle eſt ſoudain épriſe,
Croit tout, prend feu ſur tout, & c'eſt là ſon deſtin ;
Auſſi, ſans le doux ſtyle, on n'eſt point ſon couſin.
On n'a chez elle accès qu'en lui contant fleurettes,
Qu'en feignant un amour....

PHILIPIN.

Un amour à lunettes.
Si bien que ſans douceurs & le tendre ſoupir,
Ce dragon ſurveillant ne ſe peut aſſoupir ?

LISETTE.

C'en eſt la ſeule voie.

PHILIPIN.

Ah ! beauté biſayeule,
Si j'oſois, pour douceur, te bien paumer la gueule,
Que je prendrois plaiſir....

LISETTE.

Tu te mets en courroux ?

PHILIPIN.

Mais quand, avec la Niece, avoir ce rendez-vous ?
Où l'en preſſer ?

LISETTE.

Léandre eſt ami de ton Maître,
On l'aime ici déjà plus qu'on ne fait paroître ;
Qu'il amuſe la Tante, & l'endorme ſi bien,

Qu'Oronte avec la Niece ait un libre entretien.

PHILIPIN.

Oui ; mais tu ne dis pas que ce Léandre enrage
D'avoir déjà dix fois joué ce perſonnage :
Il eſt ſaoul de la Tante, & n'en veut plus tâter.

LISETTE.

Voyez que c'eſt bien là de quoi ſe rebuter.
La pauvre Niece, & moi, nous en ſouffrons bien d'autres.
Et peut-être il n'eſt point d'ennemis pareils aux nôtres.
Ma foi, c'eſt charité que de nous ſecourir.

PHILIPIN.

Mais avant qu'attraper, il faut long-temps courir ;
Et de l'air dont elle eſt par la Tante gardée...

LISETTE.

La rage d'un mari l'a ſi fort poſſédée,
Que comme elle en veut un, quoi qu'il puiſſe coûter,
La Niece n'eſt jamais en pouvoir d'écouter.
Depuis neuf ou dix mois qu'eſt mort notre bon homme,
La vieille requinquée en deſirs ſe conſomme ;
Dans le premier venu croit voir un proteſtant,
S'en fait conter par force, & s'offre au même inſtant ;
Ainſi, point de quartier tant qu'elle ait eu ſon compte.
Mais, dis-moi, cet époux que promettoit Oronte,
Ce Baron d'Albikrac, eſt long-temps à venir.

PHILIPIN.

Quelque obſtacle maudit l'aura pu retenir,
Nous le ſçaurons bien-tôt ; un certain la Montagne
Chez nous, quand j'en ſortois, arrivoit de Bretagne,
Il en rapportera ce que tu veux ſçavoir.

LISETTE.

A vanter ce Baron j'ai bien fait mon devoir.
Sur ce que j'en ai dit, notre Tante charmée,
Par lettres auſſi-tôt de lui s'eſt informée.

PHILIPIN.

Tant pis ; qu'a-t-elle ſçu ? car enfin il n'a rien.

LISETTE.

Qu'il étoit de naiſſance avec fort peu de bien ;
Mais enjoué, folâtre, & toujours prêt à rire.

PHILIPIN.

Plus encor mille fois qu'on ne ſçauroit le dire.
Mais d'où diable as-tu feint que tu ſçavois ſon nom ?

LISETTE.

J'ai dit que j'avois vu ce Monſieur le Baron,
Qui, plein d'amour pour elle, & preſſé d'un voyage,
Devoit, à ſon retour, parler de mariage,
Qu'il n'avoit point voulu la voir pour un moment.

On croit ce qu'on ſouhaite aſſez facilement.

PHILIPIN.

Ah! Baron, qu'à préſent tu ſerois néceſſaire!

LISETTE.

Qu'il veuille d'elle, ou non, ce n'eſt point notre affaire,
Pourvu qu'en temps & lieu, l'entretenant d'amour,
A celui de ton Maître il donne quelque jour.

PHILIPIN.

Mais à props d'amour, m'aimes-tu?

LISETTE.

Le beau doute!

PHILIPIN.

Tu m'en as aſſuré bien des fois; mais écoute,
Il me le faut jurer plus authentiquement.

LISETTE.

Philipin ſe défie?

PHILIPIN.

A parler franchement,
Je te trouve gaillarde autant qu'on le peut être,
Et notre la Montagne eſt un dangereux traître,
Qui toujours goguenard, prend, en goguenardant,
Ce qu'on dit qu'on n'obtient jamais en demandant;
Comme nouveau venu, tu voudras qu'il t'en conte?

LISETTE.

Badin!

PHILIPIN.

J'ai de l'honneur, & l'autre a bu ſa honte.
Plus effronté qu'un Page, en vain on le retient.

LISETTE.

Tais-toi, ne vois-tu pas que notre Tante vient?

SCENE IV

LA TANTE, LISETTE, PHILIPIN.

LA TANTE.

Que te dit Philipin?

LISETTE.

Que ſon Maître l'envoie
S'informer s'il ſe peut que bientôt il vous voie.

LA TANTE.

Dis-lui que je l'attends.

LISETTE.

Retourne, Philipin.

PHILIPIN.

PHILIPIN.

Il en faiſoit ſcrupule à cauſe du matin ;
Léandre eſt avec lui.

LA TANTE.

Qu'ils viennent l'un & l'autre.

SCENE V.

LA TANTE, LISETTE.

LISETTE.

MAdame, vous voyez quel pouvoir eſt le vôtre,
Tous deux ne ſçauroient vivre un ſeul moment ſans vous.

LA TANTE.

Que n'eſt-il vrai! mais non, ils ont beſoin de nous;
Et venus à Paris pour quelque grande affaire,
Je les dois regarder comme amis de mon frere;
Tu ſçais ce que pour eux d'Angleterre il m'écrit,
Qu'en leur faveur je tâche à trouver du crédit,
Et que les obliger, c'eſt l'obliger lui-même.

LISETTE.

Mais ne croyez-vous pas que l'un des deux vous aime?

LA TANTE.

J'aurois lieu de le croire, & Léandre, du moins,
Semble, pour me gagner, ne manquer point de ſoins;
Qu'à me remarier je me montre ſi prête..

LISETTE.

Le veuvage eſt un don qu'on m'a toujours appris,
Que le Ciel ne départ qu'à ſes plus favoris;
Et ſi dans ce qu'on ſçait par mainte & mainte épreuve,
Vous pouviez tranſporter votre office de veuve,
Au lieu de le garder toujours en enrageant,
Il vous ſeroit aiſé d'en trouver de l'argent.
Malgré des blonds cheveux la mode avantageuſe,
Un bandeau ſied au front mieux qu'une pareſſeuſe;
Mais, Madame, chacun ſçait ſes néceſſités.

LA TANTE.

Il eſt vrai, le veuvage a ſes commodités;
Mais s'il en eſt à qui le mariage coûte,
D'autres n'y trouvent pas....

LISETTE.

Vous le ſçavez ſans doute,
Pendant plus de trente ans vous avez eu loiſir

D'apprendre ce qu'il a qui touche le desir ;
Le défunt vous aimoit, & chacun sçait bien comme....

LA TANTE.

Au mal de jaloux près, je le trouvois bon homme.
Mais il étoit si vieux....

LISETTE.

J'entends, pour reconfort,
Vous en vouliez un jeune.

LA TANTE.

Eh ! Lisette, ai-je tort ?

LISETTE.

Non pas, & la jeunesse est d'un si grand usage,
Qu'ayant à prendre maître, il le faut du bel âge ;
Mais la difficulté, c'est que votre barbon
A bien usé le vôtre.

LA TANTE.

Eh ! mon Dieu, le voit-on ?
Mes ans aux yeux de tous sont-ils si manifestes ?

LISETTE.

Avec un peu d'emprunt, vous avez de beaux restes,
Et certain charme en vous saute encor tant aux yeux,
Qu'il en est à vingt ans qui ne valent pas mieux.
Mais entre vous & moi, qui connois vos affaires,
Vous en avez du moins trente surnuméraires,
C'est quelque chose.

LA TANTE.

Ainsi, tu me tiens hors d'état
De plus faire divorce avec le célibat ?

LISETTE.

Non, un mari pour vous est un point nécessaire.

LA TANTE.

Les gens ont, sans cela, tant de peine à se taire,
Que pour ôter tout lieu de médire de nous....

LISETTE.

Eh ! si l'une s'en plaint, l'autre le trouve doux.
Dans la fleur de nos ans, où tout aime à nous rire,
C'est gloire que de nous on s'attache à médire ;
Et j'en sçais qu'on verroit peſter au dernier point,
Si de leurs soupirans on ne médisoit point.
Les belles à l'envi tirent, de ce murmure,
Du côté du mérite un favorable augure :
C'en est aussi la marque, & sans expliquer rien,
Si l'on a leurs faveurs, on les achete bien ;
Mais dans l'âge où pour nous manque la complaisance,
Malheur à qui ne fait taire la médisance,
Grand opprobre, Madame,

Digitized by Google

LA TANTE.

Il eſt rude en tout temps.

LISETTE.

Et beaucoup plus encor quand on a nombre d'ans.
Croyez-moi, ſur ce point la médiſance eſt vraie,
Etant jeune, on ſe vend, étant vieille l'on paye;
Et je laiſſe à juger la belle paſſion
Qui s'allume ou s'éteint ſelon la penſion!

LA TANTE.

Ah! Liſette.

LISETTE.

Excuſez, je parle avec franchiſe.

LA TANTE.

En eſt-il....

LISETTE.

Non, témoin notre vieille Marquiſe,
Qui ne pouvant trouver de galant tout entier,
Se contente, dit-on, qu'on ſerve par quartier.
Pour quatre penſions il faut bonne finance.

LA TANTE.

Et puis, je n'ai pas lieu de fuir la médiſance?

LISETTE.

Oui, ſans doute, & de vous on en diroit autant;
Mais en fait d'un mari, ne barguignez point tant.
Le vouloir jeune & riche....

LA TANTE.

Eh! pour le bien, Liſette,
Tu ſçais que ce n'eſt pas....

LISETTE.

L'affaire vaut donc faite;
Le Baron d'Albikrac ſera votre vrai fait.

LA TANTE.

S'il a ſi bonne mine....

LISETTE.

Ah! Madame.

LA TANTE.

En effet.
J'y puis ſonger.

LISETTE.

Sur-tout, ſuivez ma tablature,
Gardez toujours la bourſe, & donnez à meſure.
Quand on a, comme vous, force écus bien comptés,
On peut faire à propos ſes libéralités.
Il eſt d'heureux momens où l'on trouve ſon compte.

LA TANTE.

Si j'oſois m'aſſurer de Léandre ou d'Oronte,

J'aurois bientôt choiſi.

LISETTE.

Le reſpect les retient,
Peut-être ils parleront ſi notre Baron vient.
Souvent la jalouſie eſt ce qui nous enflamme.

LA TANTE.

Mais il ſemble qu'Oronte & ma Niece....

LISETTE.

Madame!

LA TANTE.

Tout de bon, à l'oreille il aime à lui parler.

LISETTE.

Croyez qu'il ne lui dit que des comptes en l'air,
Elle eſt ſi jeune encor....

LA TANTE.

Défions-nous de l'âge,
Il en eſt dès douze ans que la fleurette engage,
Et le cœur.... LISETTE.
Il eſt vrai, c'eſt un oiſeau ſi fin,
Qu'il faut, pour l'attraper, venir de bon matin;
Mais quant à votre Niece, à moins d'en vouloir rire,
On ne peut....

LA TANTE.

La voici, voyez ce qui l'attire,
Il faut que je l'éloigne.

LISETTE.

Ah! gardez-vous en bien,
Vous ſçavez que Léandre aime votre entretien;
Et s'il peut avec elle embarraſſer Oronte,
Je crois qu'auprès de vous il trouvera ſon compte.

LA TANTE.

Cela ſe pourroit bien; mais s'il falloit auſſi
Que ma Niece....

PHILIPIN.

N'ayez pour elle aucun ſouci.

SCENE VI.

LA TANTE, ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

Vous plaît-il que quelqu'un aille pour ces tablettes,
Ma Tante?

LA TANTE.

Non, tantôt.

ANGELIQUE.

Je crois qu'elles ſont faites.

LA TANTE.

N'importe, ce matin vos yeux ſont mal ouverts.

ANGELIQUE.

Comment ?

LA TANTE.

Votre coëffure eſt toute de travers ;
Bon Dieu ! cela fait peur.

ANGELIQUE.

Je me coëffe à ma mode,
Ma Tante.

LA TANTE.

En attendant qu'on vous la raccommode,
Cachez-la tout au moins d'une coëffe.

ANGELIQUE.

Et pourquoi ?
Ai-je à plaire à quelqu'un !

LA TANTE.

C'eſt qu'il me plaît à moi.

LISETTE *allant prendre une coëffe ſur la table.*

Avec vos cheveux blonds, en coquette fieſſée,
Vous vous imaginez être fort bien coëffée,
Rien n'eſt plus ridicule, & Madame a raiſon,
Mettez.

ANGELIQUE.

Mettre une coëffe en gardant la maiſon !

LA TANTE.

Que de raiſonnemens ! approchez.

ANGELIQUE.

Je déteſte....

LISETTE.

Voilà proprement l'air d'une fille modeſte.
Mais Léandre...

SCENE VII.

LA TANTE, ANGELIQUE, LEANDRE, ORONTE, LISETTE.

LEANDRE *à la Tante.*

VOyez ſi l'on ſe plaît chez vous,
Madame.

ORONTE.

C'eſt un bien dont chacun eſt jaloux.

LA TANTE.

Vous le dites, je ſçais ce qu'il faut que j'en croie.

LÉANDRE *à Angélique.*

Vous cacher de la ſorte! Ah! ſouffrez qu'on vous voie;
Eſt-ce pour inſpirer des deſirs plus ardens?

LA TANTE.

Laiſſez, elle ſe plaint d'un ſi grand mal aux dents,
Qu'elle ſouffriroit trop....

ANGELIQUE.

Il ſe paſſe ma Tante.

LEANDRE.

Otez donc...

ANGELIQUE *à la Tante.*

L'ôterai-je?

LA TANTE.

Otez. L'impertinente!
Vous prenez donc plaiſir à montrer votre nez?
J'en ſuis fort aiſe.

LISETTE *à la Tante.*

Ainſi les eſprits ſont tournés;
Plus on défend....

ORONTE *à la Tante.*

Madame, on pourſuit mon affaire,
Votre crédit bientôt me ſera néceſſaire,
J'oſe en eſpérer tout.

LA TANTE.

Il me ſera bien doux
D'avoir occaſion de m'employer pour vous.
Mon frere m'en écrit d'une aſſez bonne ſorte
Pour n'y rien négliger; & d'ailleurs, mais n'importe,
L'effet vous montrera ſi je ſers mes amis.

LEANDRE *à la Tante.*

Ce titre eſt glorieux, vous me l'avez promis.

LA TANTE.

Vous y prétendez donc?

(Pendant que la Tante parle tout haut à Léandre, Oronte entretient la Niece tout bas, & Liſette eſt au milieu, qui tâche d'empêcher la Tante de les obſerver.)

LEANDRE.

Beaucoup plus que perſonne.

LA TANTE.

Si je ne ſuis pas belle, au moins ſuis-je aſſez bonne,
Et c'eſt toujours de quoi réparer ce défaut.

LEANDRE.

Défaut, Madame ?

LA TANTE.

On ſçait un peu ce que l'on vaût ;
Et ſans ce grand éclat d'une beauté brillante,
Quelquefois une femme a l'heur d'être touchante ;
Il eſt mille agrémens....

LEANDRE.

C'eſt ce qu'on voit en vous ;
Et l'aſſemblage en eſt ſi charmant & ſi doux,
Que j'admire ſouvent, en vous voyant paroître....

LA TANTE.

Vous avez aſſez l'air de vous y bien connoître.

LEANDRE.

Par ce que je vous dis, du moins vous l'éprouvez.

LA TANTE *faiſant ſigne de l'œil à Angélique.*

Angélique.

ANGELIQUE.

Ma Tante.

ORONTE *à Angélique, feignant de continuer haut la converſation.*

Enfin donc, vous trouvez
Ma garniture belle ?

ANGELIQUE.

Oui, belle, & des plus belles.

LISETTE *bas à la Tante.*

J'écoute, il ne lui dit que pures bagatelles,
Et vous laiſſe par-là Léandre à gouverner.

LA TANTE *à Léandre.*

Quel âge croyez-vous qu'on me puiſſe donner ?

LEANDRE.

Vous n'êtes qu'une fille, & ſans votre veuvage,
Je vous croirois trop jeune encor pour le ménage.
Vingt & un ans au plus.

LISETTE *bas.*

Où les va-t-il chercher ?

LA TANTE.

Non, j'en puis avoir trente, & n'en veux point cacher.

LEANDRE.

Quoi ! trente, & dans cet âge un brillant de jeuneſſe ?

LA TANTE.

J'ai pourtant eu ſouvent grand ſujet de triſteſſe,
Du vivant du bon homme ; ah ! grands Dieux, quels ennuis !
C'étoient de triſtes jours.

LISETTE *bas.*

Et de plus triſtes nuits.

LEANDRE.

Qu'un vieillard ait eu l'heur d'obtenir.... J'en ſoupire.

LA TANTE.

Que j'ai verſé de pleurs!

LEANDRE.

Au moins dans ce martyre,
Grace à ſa prompte mort, peu de temps s'écoula?

LA TANTE.

Quinze ans s'y ſont paſſés.

LISETTE *bas.*

Et quinze par-delà.

LEANDRE.

Quel ſupplice! & vos yeux, après quinze ans de larmes,
Ont trouvé le ſecret de conſerver leurs charmes?
Que de jaloux débats vont cauſer vos attraits!

LA TANTE.

L'hymen n'a pas grand lieu de toucher mes ſouhaits;
Et quitte des ennuis dont j'ai trop fait l'épreuve,
J'aime aſſez le repos qui ſuit l'état de veuve.
Je vis tranquille, heureuſe.

LEANDRE.

Et vous faites fort bien.
C'eſt en cela....

LA TANTE.

Pourtant, je n'ai juré de rien,
Et ſelon....

LEANDRE *l'interrompant d'un air chagrin.*

D'ordinaire, où ſont vos promenades?

LA TANTE.

Où l'on veut.

LEANDRE.

A Saint Clou les charmantes caſcades!
Vous allez fort ſouvent en ces aimables lieux?

LA TANTE.

Pas trop.

LEANDRE.

Dites le vrai, Vincennes vous plaît mieux?

LA TANTE.

On ne ſe divertit, dans toutes ces parties,
Que ſelon qu'elles ſont bien ou mal aſſorties;
Le goût dépend des lieux beaucoup moins que des gens,
Quand ils ſont bien choiſis.

LEANDRE.

C'eſt comme je l'entends.

LA TANTE.

Si bien que vous croiriez qu'une haine ſi forte,

Contre

Contre le mariage, en aveugle m'emporte ;
Que ſûre qu'on m'aimât, j'euſſe aſſez de rigueur
Pour voir un vrai mérite, & défendre mon cœur ?

LEANDRE.

Qu'il en faudroit, Madame, & qu'il eſt difficile
Que vous ne rendiez pas ce mérite inutile !
En eſt-il qui ne cede en voyant éclater.....

LA TANTE.

Mon Dieu ! ne perdez point le temps à me flatter,
Je n'aime point l'encens.

LEANDRE.

Puiſque c'eſt vous déplaire,
Je le quitte, Madame, & change de matiere.
Croyez-vous qu'à la Cour Ariſte ait du crédit ?

LA TANTE.

Vous n'expliquez pas bien ce que je vous ai dit.
Si j'ai quelque mérite, il n'eſt pas raiſonnable
De prétendre qu'à peine il s'en trouve un ſemblable,
Et quelqu'un que je ſçais vaut tout ce que je vaux.

LISETTE *bas.*

Bon cela.

LEANDRE.

Ce quelqu'un n'a donc point de défauts ?

LA TANTE.

Vous le connoiſſez bien.

LEANDRE.

Moi, Madame ?

LA TANTE.

Vous-même.

SCENE VIII.

LA TANTE, ANGELIQUE, LEANDRE, ORONTE, LISETTE, CASCARET.

CASCARET.

MAdame.

LA TANTE.

Que veut-on ?

CASCARET.

La Marquiſe d'Amblême....

LA TANTE.

Hé bien, qu'eſt-ce ?

CASCARET.

Elle vient.

LA TANTE.

Qu'a-t-elle à me conter ?

LISETTE.

C'eſt peut-être un galant qu'elle veut emprunter.

LA TANTE.

Qu'on la reçoive ailleurs. L'incommode perſonne !
Ah !

LEANDRE *bas, en regardant la Tante.*

Si tu m'y retiens, va, je te le pardonne.
Peſte ſoit de la vieille !

LA TANTE *à Angélique.*

Allez l'entretenir,
(*A Oronte & Léandre.*)
Je vous ſuis. Demeurez, je m'en vai revenir.

ORONTE.

Quelle eſt cette Marquiſe ?

LA TANTE.

Une ſempiternelle
Qui paſſe ſoixante ans, & fait encor la belle.
Elle aime la fleurette, & la moindre douceur
Lui fait ouvrir l'oreille, & chatouille le cœur.
C'eſt un original.

LISETTE *bas.*

L'impertinence extrême,
De faire ſon portrait, & ſe railler ſoi-même !

ORONTE.

Elle vous fournit bien de quoi vous divertir ?

LA TANTE.

Et qui ne riroit pas de l'entendre mentir ?
Que pour elle en ſecret plus d'un Chevalier brûle,
Que Monſieur le Marquis s'en meurt.

LEANDRE.

La ridicule !

LA TANTE.

Je l'aurois avec nous miſe de l'entretien ;
Mais vous n'en auriez pas été quittes pour rien,
Et nous n'euſſions point vu la fin de ſa viſite.
Adieu, pour un moment ſouffrez que je vous quitte,
Je ſçaurai m'en défaire, & perdrai peu de temps.

SCENE IX.

LEANDRE, ORONTE, LISETTE.

LEANDRE *à Oronte.*

Faites ici le sot, pour moi si je l'attends....

ORONTE.

Ami, songez de grace....

LEANDRE.

Il n'est ami qui tienne,
Pour couvrir votre jeu, cherchez qui l'entretienne;
J'ai paré de mon mieux les plus dangereux coups;
Mais tirer à la rame est un métier plus doux.
Au moindre jour offert d'union conjugale,
Elle en fait seul à seul un fort joli régale.
J'en ai tremblé deux fois, & j'ai cru que tout net
j'allois, pour l'épouser, être pris au colet.

LISETTE.

C'est l'unique moyen de l'éblouir.

LEANDRE.

N'importe.

ORONTE.

M'abandonneriez-vous au besoin de la sorte?
Il y va de ma vie, & si vous y faites cas....

LEANDRE.

Vivez, mais s'il vous plaît que je ne meure pas.
Encor un tête à tête, & le moins qui m'arrive,
C'est de perdre l'esprit.

LISETTE.

La défaite est naïve.
Mais notre Niece enfin?

ORONTE.

Qu'elle est aimable! ah, Dieux!

LISETTE.

Son entretien est-il aussi doux que ses yeux?

ORONTE.

Qu'il est rempli d'appas! j'en suis charmé, Lisette.

LISETTE.

Vous a-t-elle promis audience secrette?

ORONTE.

Oui, si la Tante ailleurs, se laissant engager,
T'assure les moyens de me la ménager.
Tout dépend de tes soins.

LISETTE.

Ou plutôt de Léandre ;
Qu'il prenne un rendez-vous....

LEANDRE.

Bon ſoir.

ORONTE.

Vous en défendre,
Ami, quand il y va de tout l'heur de mes jours ?

LEANDRE.

Faut-il combattre ici des lions & des ours,
Forcer quelque Château, m'oppoſer ſeul à trente ?
A cela je ſuis prêt ; mais, ma foi, pour la Tante....

LISETTE.

Ah ! ſi votre Breton étoit prêt d'arriver.

ORONTE.

L'argent comptant le charme, il viendra nous trouver ;
Et craignant qu'on ne ſonge à preſſer les affaires,
Il m'envoie un pouvoir paſſé devant Notaires ;
Mais de plus de dix jours il ne ſçauroit partir.

LISETTE.

Et Léandre pour rien ne voudra conſentir.....

LEANDRE.

Non ; mais à mon défaut employez la Montagne,
Qu'il faſſe quelques jours le Baron de Bretagne,
On ne le connoît point.

LISETTE.

A-t-il un peu d'eſprit ?

ORONTE.

Que trop ; quoiqu'il bouffonne, il ſçait bien ce qu'il dit ;
Le voici qu'à propos Philipin nous amene.

SCENE X.

LEANDRE, ORONTE, LA MONTAGNE, LISETTE, PHILIPIN.

LEANDRE *à la Montagne*,

As-tu vu le Marquis ?

LA MONTAGNE.

J'ai bien eu de la peine.

LEANDRE,

Viendra-t-il ?

LA MONTAGNE.

Oui, Monſieur, où vous lui marquez.

LEANDRE.

Bon.

Mais ici cependant il nous manque un Baron,
Veux-tu le devenir ?

LA MONTGNE.

Moi, Baron ? & de reſte.

ORONTE.

Tu connois Albikrac ?

LA MONTAGNE!

C'eſt un gaillard, la peſte !

ORONTE.

Il faut paſſer pour lui.

LA MONTAGNE

Je ſuis votre homme ; allez,
Vous me verrez Baron, & des plus ſignalés.

LISETTE.

Donc, ſans plus balancer, dès cette après-dînée,
Qu'il s'en vienne nous faire un début d'hyménée ;
La Tante l'attendra dans ſon appartement,
Et nous nous ſervirons de cet heureux moment.

ORONTE.

Mais pour voir en ſecret ton aimable Maîtreſſe ?

LISETTE.

Vous avez belle peur que je manque d'adreſſe.
Que Philipin au guet ait ſoin de ſe montrer,
Je viendrai l'avertir quand vous pourrez entrer.

ORONTE.

Adieu donc, nous allons, en Baron de campagne,
Traveſtir décemment Monſieur de la Montagne ;
Si la Tante ſe plaint de ne nous trouver plus,
Dis que....

LISETTE.

Vous me donnez des avis ſuperflus ;
Suffit que du Baron j'aurai reçu meſſage,
Au moins faites-lui bien jouer ſon perſonnage.

LA MONTAGNE.

Va, je ſçais mon métier, n'en ſois point en ſouci.
As-tu plus de quinze ans ?

LISETTE.

Environ, Dieu merci.

ORONTE *à la Montagne.*

Sors vîte ; s'il falloit qu'on te vît avec elle,
Tu perdrois tout.

LA MONTAGNE.

Adieu tendre & jeune pucelle,
Juſqu'au revoir.

PHILIPIN.

Liſette, ah!

LISETTE.

Quel diantre de ton!

Tu gémis?

PHILIPIN.

Que je crains la Montagne Baron!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

PHilipin m'attendoit par l'ordre de ſon Maître,
Ici, dans un moment, vous l'allez voir paroître;
L'avis lui ſera doux.

ANGELIQUE.

Liſette, en vérité,
Ce que tu me fais faire eſt bien précipité;
Permettre qu'en ſecret un galant m'entretienne.

LISETTE.

Voulez-vous que je coure empêcher qu'il ne vienne?

ANGELIQUE.

Non; mais n'eſt-ce point trop....

LISETTE

Voilà bien des façons!
Eh! mon Dieu, hardiment prenez de mes leçons.
Vous m'en remercierez quelque jour.

ANGELIQUE.

Mais, Liſette,
J'accorde une faveur peut-être en indiſcrette,
Et ſi de moi par elle Oronte veut juger....

LISETTE.

Quoi! la Tante aura droit de nous faire enrager,

Et vous craindrez....

ANGELIQUE.

Je crains d'affoiblir ſon eſtime.

LISETTE.

Un entretien ſecret n'eſt pas un ſi grand crime,
Et d'un joug trop preſſant pour fuir les durs apprêts,
Il n'y faut pas toujours regarder de ſi près.
Pour moi, de tous les maux où l'on s'impatiente,
Je n'en crois point d'affreux comme le mal de Tante,
Il ſuffoque, & jamais un moment de repos.

ANGELIQUE.

Toutes n'agiſſent pas du même air.

LISETTE.

En deux mots,
La vôtre eſt une Turque, une Arabe, & le diable
N'en fourniroit qu'à peine encor une ſemblable;
Elle ne peut ſouffrir que vous leviez les yeux;
Il faut qu'on ſoit pour elle, obligeant, gracieux,
Qu'on loue à tous momens les beautés qu'elle achete.

ANGELIQUE.

Mais ſi, nous ſoupçonnant d'une intrigue ſecrette,
Elle nous découvroit, tout ſeroit lors perdu.

LISETTE.

Elle attend ce Baron ſi long-temps attendu.
De miroir en miroir ſe façonnant la bouche,
Elle ôte, & puis remet dix fois la même mouche:
Dans ce ſoin d'agrémens ſongera-t-elle à vous?

ANGELIQUE.

Ainſi, c'eſt tout de bon qu'il lui vient un époux.
Eſt-il aſſez bien fait pour lui plaire?

LISETTE.

Peut-être
En ai-je un peu plus dit qu'on n'en verra paroître;
Mais ſur ſa bonne mine il faut nous récrier.
Dans la démangeaiſon de ſe remarier,
Elle nous en croira.

ANGELIQUE.

Mais l'affaire étant faite,
Comme alors elle aura tout ce qu'elle ſouhaite,
Ce rendez-vous ſecret, à quoi bon l'accorder?
Oronte ouvertement pourra me demander.

LISETTE.

Oui; mais d'où pouvez-vous tirer un ſûr indice,
Que, pour ſes durs appas, le Baron s'attendriſſe?
Qu'il veuille d'elle après qu'il en aura goûté?
Servons-nous de ce temps pour plus de ſûreté;

Par quelques entretiens éprouvez-vous l'un l'autre,
Voyez ſi ſon humeur ſe rapporte à la vôtre,
Si toujours elle aura pour vous mêmes appas ?
Là, l'aimez-vous un peu ?

ANGELIQUE.

Je ne m'y connois pas ;
Mais tantôt prêt d'entrer, le voyant dans la rue,
De ma chambre ici-bas je ſuis vîte accourue,
Et j'euſſe eu grand dépit qu'on m'eût voulu chaſſer.

LISETTE.

Continuez, ceci n'eſt point mal commencer.

ANGELIQUE.

D'ailleurs, quand on le nomme, ou qu'il nous rend viſite,
Certain je ne ſçais quoi fait que mon cœur palpite ;
J'aime à le regarder, & ſoupirant tout bas,
J'ai des troubles d'eſprit que je ne comprends pas.
Si-tôt qu'il eſt parti, je rêve. Quand on aime,
Eſt-ce là comme on eſt, Liſette ?

LISETTE.

Tout de même,
L'amour en peu de temps vous en a bien appris ;
Mais Oronte....

ANGELIQUE.

Il vient, Dieux !

LISETTE.

Reprenez vos eſprits.

ANGELIQUE.

Que lui pourrai-je dire ? &....

LISETTE.

S'il faut ne rien taire,
Vous faites l'innocente, & vous ne l'êtes guere.

SCENE II.

ORONTE, ANGELIQUE, LISETTE.

ORONTE.

MAdame.

LISETTE.

En liberté je vous laiſſe jaſer ;
Notre Tante eſt à craindre, & je cours l'amuſer.

ORONTE.

Enfin, mon heureux ſort, après tant de contraintes,
De mes triſtes langueurs ſoulage les atteintes,

Et ſans être gêné par des regards jaloux ;
Je puis vous dire ici ce que je ſens pour vous.
Mais que ſert que ma bouche à l'expliquer s'emploie ?
Pour vous marquer ma flamme, il ſuffit de ma joie ;
Et quand l'occaſion rend le temps précieux,
Il faut, dans ce moment, laiſſer parler les yeux.
C'eſt là que ſans réſerve, en voyant ce qu'on aime,
Tout le ſecret du cœur ſe produit de lui-même ;
Et qui prend part au feu qui le fait éclater,
N'a beſoin que de voir, & non pas d'écouter.

ANGELIQUE.

J'ai trop peu de clartés pour pouvoir bien comprendre
Ce que, de vos ſecrets, je dois vouloir apprendre ;
Mais je ſçais qu'un motif, que je crois généreux,
M'oblige à ſouhaiter que vous ſoyez heureux,
Qu'à vous combler de gloire à l'envi tout conſpire.

ORONTE.

Ce ſouhait eſt beaucoup ; mais, ſi j'oſe le dire,
Dans ce que vos appas ont pour moi d'engageant,
S'il n'eſt que généreux, il n'eſt point obligeant.
A moins qu'il ſoit l'effet d'une eſtime empreſſée,
D'un tendre mouvement où vous ſoyez forcée,
D'une inquiete ardeur....

ANGELIQUE.

Ah ! que vous me gênez !
J'ai bien peur de ſçavoir ce que vous m'apprenez ;
Ne l'examinons point, & quoi qu'il en puiſſe être...

ORONTE.

Craignez-vous de m'aimer ?

ANGELIQUE.

Je le fais mal paroître ;
Mais au moins je devrois, malgré vos vœux ſoumis,
Craindre de vous aimer plus qu'il ne m'eſt permis.

ORONTE.

Hélas ! le pouvez-vous quand ma flamme eſt extrême,
Et que l'amour n'a point d'autre prix que lui-même ?
Non, quoi que vous faſſiez pour vaincre le ſouci....

ANGELIQUE.

N'eſt-ce point déjà trop que vous ſouffrir ici ?
J'en rougis, & s'il faut que ma Tante ſoupçonne....

ORONTE.

A ce ſcrupule en vain votre eſprit s'abandonne.
Liſette y met bon ordre, & ſeconde mon feu ;
Il s'agit ſeulement d'obtenir votre aveu,
Me l'accorderez-vous ?

ANGELIQUE.

Ce qu'ici je hazarde,
Ne vous répond que trop de ce qui me regarde;
Mais ſongez que les loix d'un rigoureux devoir,
Me forcent d'une Tante à craindre le pouvoir,
Que mon pere en mourant me mit ſous ſa conduite,
Que par quelqu'intérêt elle m'aime à ſa ſuite,
Et qu'avant que, pour moi, vous puiſſiez rien oſer,
Il faut qu'elle ait trouvé qui la veuille épouſer.
Il s'offre, m'a-t-on dit, un Baron d'importance;
Si l'affaire ſe fait...

ORONTE.

Vivons en eſpérance.
Quelque obſtacle qui tient un eſprit alarmé,
Pour vaincre tout, Madame, il ſuffit d'être aimé.

ANGELIQUE.

J'aurois peut-être dû m'en tenir à l'eſtime;
Mais puiſque vous brûlez d'un feu ſi légitime,
Que depuis ſi long-temps que vous le contraignez,
L'amour eſt tel en vous que vous me le peignez,
Je ne me défends plus.

SCENE III.

LA TANTE, ANGELIQUE, ORONTE.

LA TANTE *après avoir écouté les trois derniers vers.*

LA peinture eſt jolie,
Le rouge vous ſied bien, vous êtes embellie,
L'appétit au beſoin vous viendroit en parlant;
Vraiment, j'en ſuis d'avis, il vous faut un galant.

ANGELIQUE.

Moi, ma Tante?

LA TANTE.

Voyez la petite effrontée!
Je ne vous ai donc pas tout-à-l'heure écoutée,
Quand, ſur ce bel amour qui le faiſoit agir....

ORONTE.

Madame.

LA TANTE.

Allez, Monſieur vous devriez rougir,
Et du moins ce n'eſt pas à d'honnêtes familles

Qu'on ſe doit adreſſer pour corrompre des filles.

ORONTE.

L'hymen étant le but qui m'a fait la prier
D'entendre....

LA TANTE.

Il n'eſt ici perſonne à marier :
Parler d'amour chez moi ! vous êtes fort mignonne.

ANGELIQUE.

Ne croyez pas....

LA TANTE.

Comptez, je vous la garde bonne,
Et ſi...

ANGELIQUE *à Oronte.*

Venez encor emprunter mon ſecours,
J'ai bien affaire, moi, de vos ſottes amours.

LA TANTE.

Quoi ! que veut-elle dire ?

ANGELIQUE.

Hé bien, il me faut taire,
Cela ne ſerviroit qu'à vous mettre en colere ;
Mais ſi jamais il vient me demander appui....

LA TANTE.

Comment ? eſt-ce qu'il veut que vous parliez pour lui ?

ORONTE *bas à Angélique.*

Qu'allez-vous dire ?

ANGELIQUE *haut.*

Tout, & devant tout le monde ;
Voyez, il faut pour vous, Monſieur, que l'on me gronde.
Je vous l'avois bien dit, renvoyant vos amours,
Que ma Tante vouloit reſter veuve toujours.
Elle en a fait bon vœu.

LA TANTE.

C'eſt mon deſſein, ſans doute,
Et qui parle d'amour, Dieu ſçait ſi je l'écoute,
Je n'en veux point.

ORONTE.

Madame, il n'y faut plus penſer ;
Et puiſque je connois que c'eſt vous offenſer....

LA TANTE.

Laiſſez, par le récit que je veux qu'elle faſſe,
J'aurai lieu de juger s'il faut lui faire grace.
Ce doit être ſa peine après ce qu'elle a fait.

ORONTE *à la Tante.*

Vous haïſſez la cauſe, épargnez-vous l'effet.

ANGELIQUE.

Oyez donc.

ORONTE *bas à Angélique.*

L'embarras où vous nous allez mettre...

ANGELIQUE.

Mais quand vous aurez ſçu ce qu'il m'a fait promettre,
Contre moi tout d'un coup je crains bien de vous voir...

ORONTE *à la Tante.*

Ah! ne l'apprenez point.

LA TANTE.

Non, je veux tout ſçavoir,
Pourquoi ſeule avec lui?

ANGELIQUE.

C'eſt qu'il m'a rencontrée,
Et qu'il entroit ici comme j'y ſuis entrée.
Il venoit....

ORONTE *bas à Angélique.*

Sans donner de plus forte raiſon,
Dites que je venois pour voler la maiſon,
Je l'avouerai plutôt que....

LA TANTE.

Qu'eſt-ce qu'il vous conte?

ANGELIQUE.

Qu'à vous expliquer tout il va mourir de honte;
Mais en vain il prétend que j'oſe rien cacher.

ORONTE *bas.*

Je ſuis pris.

ANGELIQUE.

Enfin donc, il venoit vous chercher,
Et m'ayant apperçue, il m'a fait la peinture
De je ne ſçais quels maux que pour vous il endure;
Que depuis qu'il vous voit il languit nuit & jour,
Et que ſi je n'avois pitié de ſon amour....
A ce nom, j'ai crié, furieuſe, en colère,
Ainſi que vous m'avez appris qu'il falloit faire.
Il m'a toujours preſſée, & moi j'ai toujours dit
Que, ſans doute, il falloit qu'il eût perdu l'eſprit;
Que vous oſer parler pour lui, ni pour perſonne,
C'etoit... Il vous dira ſi, pour vous, je raiſonne.
Il m'a dit que ſçachant votre tempérament,
Il ne vous falloit pas preſſer ouvertement;
Mais qu'au moins on pouvoit de loin vous faire entendre,
Que vous étiez encor dans un âge aſſez tendre,
Qu'auſſi fraîches que vous, peu ſe feroient prier
Pour choiſir un brave homme, & ſe remarier;
Et que ſelon l'humeur où je vous verrois être,
Je ſervirois ſa flamme, & la ferois connoître.
Alors, je l'avouerai, c'eſt en quoi j'ai manqué;

Senſible à l'air touchant dont il s'eſt expliqué,
J'ai promis, ſans penſer pourtant faire un grand crime,
Que puiſque ſon amour étoit ſi légitime,
Qu'il m'en peignoit le feu ſi plein d'ardeur....

LA TANTE.

Rentrez.

SCENE IV.

LA TANTE, ORONTE.

ORONTE.

MA préſence vous choque, & je vois....

LA TANTE.

Demeurez.

ORONTE.

Madame, le regret d'avoir pu vous déplaire....

LA TANTE.

J'aurois quelque ſujet d'être aſſez en colere.

ORONTE.

Vous l'avez, je l'avoue; auſſi je vous promets
Que de moi, ſur ce point, vous n'en aurez jamais;
Je ſçais trop, pour l'amour, juſqu'où va votre haine.

LA TANTE.

Pour le moins, juſqu'ici, je l'ai vaincu ſans peine.

ORONTE.

Tout le monde en convient, & c'eſt être indiſcret
D'avoir, à votre Niece, expliqué mon ſecret;
Mais que ne fait-on point quand un mal eſt extrême?

LA TANTE.

Et pourquoi ne vous pas adreſſer à moi-même?

ORONTE.

A vous-même, Madame? Hélas! & de quel air?
Non, je mourrois plutôt que de vous en parler;
Mais ſi vous faites grace à l'ardeur de mon zele,
Souffrez que quelquefois j'en ſoupire avec elle;
C'eſt tout ce que je veux pour prix d'un ſi beau feu.

LA TANTE.

Il me paroît trop beau pour obtenir ſi peu.
Pour prix de votre amour, ſi ſa flamme eſt conſtante,
Il vaut mieux que j'en ſois la ſeule confidente;
A ma Niece ſur-tout n'en témoignez plus rien,
Dans un ſi jeune eſprit, un ſecret n'eſt pas bien.

ORONTE.

Quoi ! pour me ſoulager, vous pourriez vous contraindre
A ſouffrir ce qu'ailleurs on vous voit le plus craindre ?
Vous que l'amour offenſe, & dont l'averſion
Vient de paroître encor pour cette paſſion ;
Vous qui, loin d'excuſer l'innocente peinture,
Dont....

LA TANTE.

Il faut quelquefois garder quelque meſure,
Et devant une fille, il eſt bon de blâmer
Ce qui leur peut apprendre à ſe laiſſer aimer.
Ce ſont tendres eſprits, qui, ſans leçon ni maître,
Ne ſçavent que trop tôt d'où ce penchant peut naître ;
Et pour rendre l'amour à leur goût moins charmant,
On leur en fait un monſtre, & l'on penſe autrement.
Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit des douceurs au veuvage,
Qui valent quelquefois celles du mariage ;
Vivre comme on l'entend, ne répondre qu'à ſoi....

ORONTE.

Ah ! n'appréhendez point de les perdre pour moi.
Vous me donnez l'exemple, & je dois ſans m'en plaindre,
Quand vous vous contraignez, apprendre à me contraindre,
Sur moi-même, à mon tour, prendre aſſez de pouvoir....

LA TANTE.

Je ne dis pas cela pour me faire valoir ;
Au contraire, je veux....

SCENE V.

LA TANTE, ANGELIQUE, ORONTE.

ANGELIQUE.

VOici qu'on vous apporte
De ces petits Tableaux.

ORONTE *bas.*

Bon.

ANGELIQUE.

L'homme eſt à la porte,
Le ferai-je entrer ?

LA TANTE.

Non, qu'il revienne. Eſt-ce fait ?
L'étourdie ! eſt-il temps....

ORONTE.

C'eſt pour un cabinet.
Voyons-les.

ANGELIQUE.

Il en a des plus jolis du monde.

LA TANTE.

Quelle ſtupide ! encor ? L'eſpoir où je me fonde,
C'eſt que me connoiſſant. ...

ANGELIQUE *revenant ſur ſes pas.*

S'il les vouloit laiſſer ?
Il peut les vendre ailleurs.

LA TANTE.

Il faudra s'en paſſer,
Qu'il les vende ; ce ſoin vous rend officieuſe ?
Si. ...

ORONTE *à part.*

Le friand ragoût qu'une vieille amoureuſe !

SCENE VI.

LA TANTE, ORONTE.

LA TANTE.

SAns trop de vanité, je pourrois me flatter
Qu'il n'a tenu qu'à moi juſqu'ici d'écouter ;
Cent fois, le défunt mort, on m'a perſécutée,
Officiers, gens de Cour ; mais rien ne m'a tentée.
J'ai même, depuis peu, reçu de tous côtés,
Pour un certain Baron, mille importunités.
On m'en veut, malgré moi, donner la connoiſſance.

ORONTE.

Quel eſt-il ?

LA TANTE.

Un Breton de fort haute naiſſance,
Albikrac. C'eſt un nom aſſez connu de tous.
Il vous donne à rêver ? En êtes-vous jaloux ?

ORONTE.

Pour m'oublier ainſi, je ſçais trop me connoître.

LA TANTE.

Du moins vous n'aurez pas long-temps ſujet de l'être ;
Une viſite, ou deux, puiſque je l'ai promis ;
Après, ne craignez rien, nous vivrons bons amis.

ORONTE.

Pour priver de ſa vue, & que rien m'autoriſe. ...

SCENE VII.

LA TANTE, ANGELIQUE, ORONTE.

ANGELIQUE.

AH ! ma Tante, voici ce beau point de Veniſe.

LA TANTE.

A-t-on jamais....

ANGELIQUE.

Vos yeux en vont être éblouis.

ORONTE *faiſant ſemblant d'admirer le mouchoir.*

Ah, Madame ! ANGELIQUE.

On l'aura peut-être à vingt louis.

Voyez ce long branchage, & ces fleurs qui ſe jettent.

ORONTE.

On ſurfait de moitié quand les hommes achetent.

On m'en fit un quarante encor hier au matin,

Qui n'eſt pas. ANGELIQUE.

Le tiſſu n'en peut être plus fin.

LA TANTE.

Il eſt aſſez paſſable ; allez, qu'on me le garde,

Nous le verrons tantôt.

ORONTE *d'un ton chagrin.*

Dieux !

ANGELIQUE.

Plus je le regarde,

Plus je l'aime. Voyez de l'un à l'autre bout,

L'ouvrage ſaute aux yeux, il eſt égal par-tout.

LA TANTE.

Ne finirez-vous point ? Que veut encor Liſette ?

SCENE VIII.

LA TANTE, ANGELIQUE, ORONTE, LISETTE.

LISETTE.

LE Baron d'Albikrac....

ORONTE *bas.*

Enfin, ma tâche eſt faite,

Reſpirons.

LISETTE.

LISETTE.

Ah ! Madame, il n'eſt rien plus galant.

ORONTE.

Ces Meſſieurs les Barons ſont valoir le talent,
Ce ſont gens du bel air.

LA TANTE.

Vous avez de l'ombrage ?

ORONTE.

Madame.

LA TANTE.

Il ne faut pas m'en dire davantage.
J'y pourvoirai. Qu'il entre, il faut le recevoir.
(*à Angélique.*)
Demeurez. Vous, Liſette, ayez ſoin du mouchoir.
Nous laiſſer, ſeul à ſeul, ſurprendre en confidence ;
Seroit, ſans aucun fruit, choquer la bienſéance.

ORONTE.

Madame.

LA TANTE.

Sans cela, j'aurois ſçu prendre ſoin
De n'avoir pas ma Niece avec nous pour témoin.
Du moins tenez-vous ſûr, quand je le pourrai faire,
Que vous n'aurez jamais ce chagrin.

ORONTE.

Pour vous plaire,
Je l'eſſuierai ſans peine, & conſens que par-là....

SCENE IX.

LA TANTE, ANGELIQUE, ORONTE, LA MONTAGNE, LISETTE.

LA MONTAGNE *s'adreſſant à Angélique, & feignant de la prendre pour ſa Tante.*

QUi des deux eſt la Tante ? A l'âge, la voilà.
Pardonnez, je ſçais bien que ce vilain mot d'âge,
Aux belles comme vous, tient toujours lieu d'outrage.
Mais il ne vous en fait aucun, & tout de bon,
Vous chercher à deux fois auprès d'une poupon,
Auprès de cette Niece à peine encore au monde,
C'eſt une gloire en vous qui n'a point de ſeconde.
On m'en avoit bien dit, & j'en trouve encor plus.

ANGELIQUE.

Que dirai-je, ma Tante?

LA MONTAGNE.

A d'autres, c'eſt abus.

Ma Tante!

LA TANTE.

Je la ſuis.

LA MONTAGNE.

Et celle-ci, la Niece?

LA TANTE.

Elle s'eſt déclarée.

LA MONTAGNE.

Oui, pour me faire piece;
Comme Provincial, vous voulez me ſonder;
Mais ce n'eſt pas à moi qu'on en baille à garder.

LA TANTE.

On ne vous trompe point.

LA MONTAGNE.

Quoi! vous ſeriez la Tante?

LA TANTE.

Moi-même.

LA MONTAGNE.

Je ne ſçais ſi le Diable me tente,
Mais je ſçais qu'il me fait vouloir que cela fût.
Ah! quel plaiſir alors de s'aimer but à but!
Car ne pouvant cauſer qu'un mal de cœur extrême,
Tel qu'on l'auroit pour vous, vous l'auriez tout de même.
Mal de cœur en amour eſt un drôle de mal.
Mais qui de notre Tante eſt donc l'original?
Sans railler, eſt-ce vous?

LA TANTE.

Je ne ſuis point ſurpriſe
De vous voir affecter exprès cette mépriſe;
Vous êtes obligeant, & me voulez flatter.

LA MONTAGNE.

Non, ma foi, j'enrageois d'avoir lieu de douter,
Et déjà je ſongeois à trouver quelque adreſſe
Pour planter là la Tante, & donner ſur la Niece.

LA TANTE.

Ma Niece eſt-elle ſi...

LA MONTAGNE.

Chacune vaut ſon prix.
Mais enfin.

ANGELIQUE *bas à Liſette.*

Eſt-il fou de s'être ainſi mépris?

LISETTE.

Le beau jeune Seigneur ! qu'il eſt bien fait !

LA MONTAGNE.

Ma mere
A pris auſſi, dit-on, grand plaiſir à me faire,
Et je m'en ſuis ſenti ; car certain air gaillard
Que j'ai d'elle hérité, me rend tout égrillard.
Je vous divertirai, belle Tante. Ah ! ma Niece,
Il faut céder ; la Tante eſt la même jeuneſſe,
Certains traits enfantins, doux, mignons, délicats....

LA TANTE.

Ne me louez pas tant.

LA MONTAGNE.

Je ne vous louerois pas,
Vous que je vois briller comme fleur printaniere ?
Dieu me ſauve, il n'eſt point.... Montrez-vous par derriere.
Vous êtes encor mieux, & ſi propre à charmer,
Qu'il ne faut point vous voir afin de vous aimer ;
Le port beau, l'air poupin. J'en tiens, & ſans remede.
Quelle taille !

LA TANTE.

Il en eſt qui l'ont un peu plus laide.

LA MONTAGNE.

Comment diable ! & de plus de cinquante carats.

LISETTE.

Qu'il a d'eſprit, Madame !

LA MONTAGNE.

Ah ! l'on n'en doute pas.

LA TANTE *à Oronte.*

Vous êtes tout rêveur.

LA MONTAGNE.

J'euſſe eu peine à m'en taire,
Si vous ne l'euſſiez dit. Rêve-t-il d'ordinaire ?
C'eſt un mal de chagrin dont je crains les accès.

LA TANTE.

Il eſt à pardonner quand on a des procès.

LA MONTAGNE.

Monſieur en a ? tant pis. Monſieur eſt de Province ?

ORONTE.

Auvergnac.

LA MONTAGNE.

On prétend votre Nobleſſe mince,
Et vous venez ici la réhabiliter ?

ORONTE.

Je crains peu que l'on ſonge à m'en inquiéter.

LA MONTAGNE.

J'en connois, ſoi diſans iſſus de haute race,
Nobles comme le Roi, qu'on remet dans la craſſe.
Parmi de vieux papiers abandonnés aux rats,
Ils ont beau, la plupart, dénicher des contrats,
Leur Gentilhommerie étant toute en paroles,
Ne ſe trouve de poids qu'à celui des piſtoles:
A nous autres Barons, qu'on voit hors du commun,
On n'a pas dit un mot, moins à moi qu'à pas un.
Auſſi, par tout le bruit de ma Nobleſſe craque,
Mon pere étoit Kerling, & ma mere Albikraque,
Deux familles, penſez, d'éclat & de renom.
Qu'on s'informe, on verra ſi quelqu'un dira non.

LA TANTE *bas à Oronte.*

Vous n'avez pas ſujet....

LA MONTAGNE.

Je vous trouve inquiete,
Eſt-ce que vous craignez de me ſembler mal faite?
Ma foi, quand tout exprès, pour me rôtir d'amour,
L'ouvrier qui vous fit vous auroit faite au tour,
Qu'il auroit compaſſé, pour me rendre tout vôtre,
Chaque connexité d'un membre avec l'autre,
Vous ne me plairiez pas davantage, & déjà
J'enrage d'être au point dont mon pere enragea;
Car on tient que deux jours après ſon mariage,
Il s'en mordit les doigts.

ANGELIQUE.

Liſette, il n'eſt pas ſage.

LISETTE.

C'eſt un homme enjoué. Qu'il eſt divertiſſant!

LA TANTE *à la Montagne, qui lui avoit parlé bas.*

Rien ne nous preſſe encor.

LA MONTAGGE.

Je ſuis un peu preſſant;
Mais à voir tant d'appas, qui feroit moins la preſſe?
Et puis, quand on va droit, ſans entendre fineſſe,
Et que l'un, à peu près, eſt de l'autre le fait,
On dit que le plutôt vaut le mieux.

LISETTE.

En effet.

LA TANTE.

On y doit un peu plus ſonger que vous ne faites.

LA MONTAGNE.

Gai comme je le ſuis, vous, dans l'âge où vous êtes,
Selon que je me ſens fortement dans vos lacs,
Nous aurons quantité de petits Albikracs,

Ma Tante.

LA TANTE.

Pour le moins, épargnez une fille,
Vous la faites rougir.

LA MONTAGNE.

Elle en eſt plus gentille.
Quant à moi, j'aime à voir ce vermillon ſubit,
Dont en baiſſant les yeux, la fripponne ſourit.
Il faut les faire à tout. Mais, mon aimable Tante,
Voyons votre maiſon, ſa propreté m'enchante;
Et ſi j'en puis juger par cet appartement...

LA TANTE.

Vous n'y trouverez pas ce que...

LA MONTAGNE

Sans compliment,
Agréez que je ſois votre Ecuyer.

LISETTE.

Madame
A dans ſon cabinet ce qui peut ravir l'ame,
Il vous faut tout au moins deux heures pour le voir.

LA TANTE.

Quelqu'autre jour.

LA MONTAGNE.

Ah! non.

LA TANTE *bas à Oronte.*

Je ſuis au déſeſpoir.
Ne vous chagrinez point, mon cher, je vous en prie,
Si je donne la main....

LISETTE *ouvrant une porte.*

Par cette galerie.

LA TANTE *à Oronte.*

Suivez-nous.

ORONTE *à Angélique.*

En ſuivant, éloignons-nous un peu.

LISETTE *à Oronte.*

Profitez du moment, on vous donne beau jeu.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE, LISETTE.

LEANDRE.

NOs Amans, à leurs feux, vont trouver peu d'obſtacles,
Notre nouveau Baron fait pour eux des miracles,
Et de ce cabinet, qu'il appelle enchanté,
Je ſuis exprès ſorti pour rire en liberté.
La Tante a beau vouloir faire un pas vers Oronte,
Il a, pour l'arrêter, toujours un nouveau conte;
Et ſur chaque tableau la faiſant haranguer,
Il la force à louer, enſuite extravaguer;
Ainſi, pour nos Amans, point de Tante importune.

LISETTE.

Ce n'eſt pas là pour elle une grande infortune;
S'il la prive d'Oronte, au moins d'une douceur,
De moment en moment, il lui flatte le cœur;
Mais quand elle vous tient à l'écart l'un ou l'autre,
Il n'eſt point de plaiſir qui ſoit égal au vôtre;
Vous paſſez votre temps à ravir.

LEANDRE.

Juſtement,
Oronte en a tâté.

LISETTE.

Très-copieuſement.
Jamais on ne ſouffrit de ſi longue torture.

LEANDRE.

Il m'a dit, en deux mots, toute ſon aventure.

LISETTE

Quand, dans le cabinet, il vous a parlé bas,
J'ai bien cru qu'avec vous il ne s'en taiſoit pas.

LEANDRE

Tu fais le guet pour eux, & les laiſſe ſurprendre?

LISETTE

Quand le malheur en veut, on a beau ſe défendre.

Oronte étant entré, j'ai couru promptement
Pour rejoindre la Tante en ſon appartement;
Mais par ſa défiance, elle a trompé la nôtre,
J'ai pris un eſcalier, elle venoit par l'autre.

LEANDRE.

Oronte cependant tombe en de bonnes mains?

LISETTE.

Qu'il s'en tire, s'il veut.

LEANDRE.

C'eſt comme tu le plains?

LISETTE.

Si tant de charité pour lui vous inquiete,
Faites le tour d'ami, ſon affaire vaut faite;
La Tante vous adore, & vous préférera.

LEANDRE.

Elle m'aime?

LISETTE.

Hier encor ſon cœur en ſoupira;
Et dans ce que de vous ſans ceſſe elle me conte,
Vous l'emportez en tout de bien loin ſur Oronte;
Jamais homme à ſes yeux ne parut ſi parfait.
Vous rêvez?

LEANDRE.

Je cherchois quel grand crime j'ai fait;
Pour ſe trouver aimé d'une vieille, & lui plaire,
Il faut avoir du moins aſſaſſiné ſon pere.
Si la Tante avec moi s'expliquoit ſur ce ton,
Je la divertirois de la bonne façon.

SCENE II.

ANGELIQUE, LEANDRE, ORONTE, LISETTE.

LEANDRE.

Vous vous êtes enfin échappés?

ORONTE.

La peinture
Nous prête ce bonheur, fort grand, pourvu qu'il dure;
Mais Monſieur le Baron nous le fait eſpérer,
Il paroît n'être point encor las d'admirer;
Dix ou douze portraits qu'il voit l'un après l'autre,
Faiſant ſon entretien, ont aſſuré le nôtre;
Ils ſont tous de la Tante, & vous pouvez juger,
Si le bien qu'il en dit a de quoi l'engager;

Les louant trait pour trait, il lui chatouille l'ame ;
Elle peut, a ſon gré, favoriſer ſa flame,
Nous l'en avons laiſſée en pleine liberté.

ANGELIQUE.

J'en ferai querellée.

LISETTE.

Et moi de mon côté ;
Mais n'importe.

LEANDRE.

Il eſt vtai qu'il lui doit être rude
Qu'on lui donne ſi-tôt ſujet d'inquiétude.
Puiſqu'Oronte eſt pour elle un Amant déclaré,
C'eſt mal faire ſa cour que s'être retiré ;
Elle en murmurera.

ANGELIQUE.

Je le vois fort à craindre.

ORONTE.

Mon malheur eſt fort grand, mais je n'oſe m'en plaindre.
Il me vient d'une part qui m'eſt trop à chérir,
Pour craindre d'eſſuyer ce qu'il faudra ſouffrir.

ANGELIQUE.

Que faire, où la rencontre étoit ſi ſurprenante ?

LEANDRE.

Soutenir qu'il vouloit cajoler la ſervante,
Et qu'accourue au bruit, vous lui faiſiez leçon.

ANGELIQUE.

Mais je ne querellois en aucune façon,
Et même elle m'avoit, en entrant, écoutée.

LEANDRE.

Qu'il ſoit donc Chevalier de la Dame enchantée ;
Car c'eſt enchantement qu'aimer à ſoixante ans.

ORONTE.

Vous me raillez, chacun peut-être aura ſon temps ;
Que ſçait-on ?

LISETTE *à Oronte.*

Pour le moins, il a cet avantage,
Que ſi pour notre Tante, il ſucroit le breuvage,
Ma foi, vous tireriez votre poudre aux moineaux,
Il vous ſupplanteroit.

LEANDRE.

Voyez ce que je vaux,
Mon étoile eſt heureuſe, & c'en eſt une marque.

ORONTE.

C'eſt une rude mer que celle où je m'embarque ;
Mais je ne compte à rien tout ce que je prévoi,
Pourvu que cette belle ait du penchant pour moi,

Qu'elle

Qu'elle daigne à mon feu permettre l'eſpérance.

ANGELIQUE.

J'y vois beaucoup d'ardeur, mais je crains ſa conſtance.
S'il oſe m'en prômettre, il peut tout eſpérer.

ORONTE.

C'eſt de quoi cet ami pourroit vous aſſurer,
C'eſt un autre moi-même, il voit toute mon ame;
Pour plus de ſûreté d'une éternelle flame,
Souffrez que devant lui je vous donne ma foi,
Qu'il en ſoit le garant.

LISETTE *à Angélique.*

Donnez.

ANGELIQUE *donnant la main à Oronte.*

Je la reçois,
Et pourvu que toujours, & ſincere & conſtante,
Elle ſoutienne en vous.

LEANDRE.

Prenez garde, la Tante...

ANGELIQUE.

Ah, Dieux!

ORONTE.

Ne craignez rien, & me laiſſez parler.
Avant qu'un an ou deux ſe puiſſent écouler,
Vous aurez une grande & longue maladie.

ANGELIQUE.

Quel préſage!

ORONTE.

S'il faut encor que je le die,
Cet angle qui ſe ferme à traits preſque tirés,
Eſt la mort d'un parent dont vous hériterez.

ANGELIQUE.

Bon cela.

ORONTE.

De ce bien vous ne jouirez guere;
Car cette ligne, jointe à ce triangulaire,
Eſt pour vous, tôt après, la marque d'un Couvent.

ANGELIQUE.

Ma Tante, pour le moins, m'en parle fort ſouvent,
Je le croirois, ſelon que j'aime peu le monde.

LEANDRE.

Penſez-vous qu'au Couvent cette ligne réponde?

ORONTE.

Celle-ci qui s'étend le dénote encor mieux.

SCENE III.

LA TANTE, ANGELIQUE, LEANDRE, ORONTE, LISETTE.

LA TANTE.

Que lui prédiſiez-vous ici de curieux ?
Du deſtin qui l'attend veut-elle être éclaircie ?

ORONTE.

J'ai pris jadis leçon ſur la Chiromancie,
Et je la débitois ſans doute en écolier.

LA TANTE.

Mais que lui trouviez-vous de plus particulier ?

ORONTE.

Qu'elle court grand hazard d'être Religieuſe,
Je vois de certains traits....

LA TANTE.

Qu'elle ſeroit heureuſe !
Si j'étois à ſon âge, il eſt ſûr....

LISETTE.

Ecoutez.

LA TANTE.

On a, dans le Couvent, la paix de tous côtés ;
Au lieu que dans le monde, inquiete, jalouſe,
Souvent prendre un époux, c'eſt la mort qu'on épouſe.

ANGELIQUE.

Il en eſt donc beaucoup qui cherchent à mourir ?

LA TANTE.

Depuis quand, ſur l'hymen, ſçavez-vous diſcourir ?
Vous m'apprendrez bientôt comme il faut qu'on le nomme.

LEANDRE.

Ce Monſieur le Baron paroît bien honnête homme.

LA TANTE.

Toujours quelque enjoument à ſon diſcours eſt joint.

LEANDRE.

Son humeur me plaît fort.

LA TANTE.

Il ne ſe contraint point,
Il dit tout ce qu'il penſe.

ORONTE.

Il vous a tôt quittée ?

LA TANTE.

Je crois que de tableaux il a l'ame enchantée,
Il ne s'en peut ſouler.

LEANDRE.

Il eſt encor là-haut ?

LA TANTE.

Je vais l'y retrouver.

LEANDRE.

Ah ! ſans doute, il le faut.

LA TANTE.

Seulement un quart-d'heure allez tenir ma place.
(*bas à Oronte.*)
Pour reſter avec vous, voyez que je les chaſſe.
(*haut à Léandre.*)
Je vous irai rejoindre.

ORONTE.

Ah ! Madame, ſongez....

LEANDRE.

Mais le Baron dira que vous le négligez.

LA TANTE.

La franchiſe jamais n'aura rien qui le bleſſe.
(*bas à Oronte.*)
Dites à votre ami qu'il emmene ma Niece.

LEANDRE *bas à Oronte.*

Vous avez de l'eſprit, tirez-vous d'embarras.
Pour moi.... ORONTE.
De grace, ami, ne m'abandonnez pas.

LEANDRE.

Je me rendois ſuſpect à m'en vouloir défendre.
Il faut.... LA TANTE *à Angélique.*
Faites pour moi compagnie à Léandre.

ANGELIQUE.

Si l'on peut le ſçavoir, qu'eſt-ce qu'on en dira ?
Aller ſeule avec lui ?

LA TANTE.

Liſette vous ſuivra.
Vous êtes ſcrupuleuſe !

ORONTE *à part.*

Ah ! déteſtable Tante !

SCENE IV.

LA TANTE, ORONTE.

LA TANTE.

JE crois que vous devez avoir l'ame contente ;
Du moins, pour vous marquer une tendre amitié,

Je fais assez pour vous.

ORONTE.

C'est trop de la moitié.
Que dira le Baron ? Que croira votre Niece ?

LA TANTE.

La bonne créature est simple & sans fineſſe ;
Pour l'autre, le ménage offre assez d'embarras,
Pour m'avoir donné lieu de faire ce faux pas.
J'ai supposé quelqu'ordre oublié par mégarde,
Et prié le Baron de n'y prendre point garde,
Que je ne le quittois que pour un seul moment ;
Il est libre, & veut bien voir agir librement.
Et puis, quand cette faute iroit jusqu'à l'extrême,
On se pardonne tout, manquant pour ce qu'on aime.

ORONTE.

Madame....

LA TANTE.

Tout de bon, & s'il faut ouvrir mon cœur,
Dans votre procédé je vois tant de candeur,
Tant d'honnêteté jointe à l'ardeur la plus sage,
Que pour quelque repos que m'offre le veuvage,
Je ne me croirois pas être digne du jour,
Si je désespérois plus long-temps votre amour.
Perdez donc ce chagrin que votre front déploie ;
Vous voulez m'épouser ? J'y consens avec joie,
Votre peine par-là trouve une heureuse fin.

ORONTE.

Madame, à tant de gloire élever mon destin !
Mais que dis-je, insensé ? C'est bien mal me connoître,
Vous êtes généreuse, & je dois aussi l'être ;
Le Baron d'Albikrac, charmé de vos appas,
Vous mettra dans un rang où je ne vous mets pas ;
Vous en puis-je, sans crime, envier l'avantage ?

LA TANTE.

Je vous l'ai déjà dit, vous avez de l'ombrage ;
Mais pour vous en guérir, il nous faut, sans façon,
Faire épouser ma Niece à Monsieur le Baron.
De quoi se plaindra-t-il ? Elle est jeune, assez belle.

ORONTE.

Ce n'est point mal pensé ; mais répondez-vous d'elle ?
Vous lui faites sans cesse un monstre de l'amour,
Et je crains.... LA TANTE.

Agissons chacun à notre tour.
Tirez-la quelquefois à l'écart, & lui dites
Que le Baron me choque avecque ses visites,
Et que s'il lui plaisoit, vous pourriez m'obliger

A ſouffrir que pour elle il voulût s'engager.
Je favoriſerai toutes vos confidences.

ORONTE.

C'eſt agréablement flatter mes eſpérances,
Je n'épargnerai rien afin de la toucher;
Mais il ne faudra pas d'abord l'effaroucher;
Comme, ſans intérêt, je lui ferai connoître
Qu'une fille ſe perd à vouloir toujours l'être,
Le temps fera le reſte, & prenant toujours ſoin....

LA TANTE.

Donnez-vous tout le temps dont vous aurez beſoin;
Prenez la plus commode & la plus ſûre voie,
Vous ne m'en verrez point retarder votre joie;
Je vous aime, & pour prix d'un zele ſi diſcret,
Je vous puis aiſément épouſer en ſecret.

ORONTE *bas.*

M'épouſer en ſecret! me voilà bien, courage.

LA TANTE.

Ce ſoir nous ſignerons, demain le mariage;
Chez moi je ſuis maîtreſſe; & l'hymen contracté,
Liſette étant pour nous, tout eſt en ſûreté.
Quoi! vous en ſoupirez?

ORONTE.

Ah! douceurs imparfaites!
Que ne me parliez-vous tantôt comme vous faites?
Mon amour n'eût alors fait ſcrupule de rien,
Et Léandre jamais ne m'eût parlé du ſien.

LA TANTE.

Léandre m'aimeroit?

ORONTE.

D'une amour éperdue.

LA TANTE.

Cet aveu me ſurprend.

ORONTE.

Ah! Madame, il me tue.

LA TANTE.

Depuis quand ſçavez-vous que j'ai touché ſon cœur?

ORONTE.

Trop tard pour mon repos, trop tôt pour mon malheur.
Tantôt, à l'impourvu, vous ſçavez que Léandre,
Dans votre cabinet nous eſt venu ſurprendre.
Là, voyant le Baron, plein d'un ſecret dépit,
Eſt-ce là quelqu'Amant pour Madame, a-t-il dit?
Ayant appris la choſe: *Ah! malheureux, je l'aime*,
A-t-il lors ajouté, *cent fois plus que moi-même*;
Et ſi mon triſte eſpoir n'eſt par vous affermi,

Oronte, c'en eſt fait, vous n'avez plus d'ami.
Je vous cachois toujours cette ardeur violente;
Mais plus j'approche d'elle, & plus elle s'augmente;
Où je ne la vois point, je ne fais que languir.
A ces mots, je n'ai pu retenir un ſoupir,
Ni m'empêcher de dire, en faveur de ma flame,
Que vous ſçaviez déjà le ſecret de mon ame.
Vous m'avez prévenu. Soyez Amant heureux,
M'a-t-il dit, *c'eſt à moi de céder à vos feux.*
Quels qu'en ſoient mes ennuis, vous n'avez rien à craindre,
Je mourrois mille fois, plutôt que de m'en plaindre,
Plutôt que d'avouer ce que je ſouffre. Alors
Faiſant, ſur ſa douleur, de violens efforts,
Il a couru vers vous, & parlé de peinture.

LA TANTE.

Vous craignez plus pour lui peut-être qu'il n'endure.
Je ſçaurai ſon ſecret. ORONTE.

Il voudra le cacher,
Je le connois; en vain vous croirez l'arracher.
Tandis qu'il languira d'ennui, d'inquiétude,
A démentir ſa peine il mettra ſon étude;
Feignant d'être content....

LA TANTE.

Nous croirons qu'il le ſoit.

ORONTE.

Le puis-je avec honneur? Madame, il en mourroit.
Comme on ne m'a jamais imputé de baſſeſſe....

LA TANTE.

Soit pour vous, ſoit pour lui, voyez toujours ma Niece;
A l'hymen du Baron.... Mais le voici.

ORONTE *bas.*

J'en tiens.
Si Léandre....

SCENE V.

LA MONTAGNE, LA TANTE, ANGELIQUE, LEANDRE, ORONTE, LISETTE.

LA MONTAGNE *bas à Léandre.*

SUffit, je vais rompre les chiens.
Quoi! tous deux tête à tête?

LA TANTE.

Eſt-ce un ſujet de blâme ?

ORONTE.

Dans ce lieu, par hazard, j'ai rencontré Madame,
Qui parloit pour affaire à quelqu'un de ſes gens.

LA MONTAGNE.

Diable ! que vous ſçavez prendre bien votre temps !
Ces triſtes ſonges-creux valent pis que les autres.
N'importe, vous avez vos deſſeins, nous les nôtres,
Et chacun a les ſiens en ſon particulier ;
Courage, rira bien qui rira le dernier.

LA TANTE *à la Montagne.*

(*bas à Liſette.*)

En déſeſpérez-vous ? Si tu ſçavois, Liſette....

LA MONTAGNE.

J'ai toujours bon eſpoir, & connois ma planette ;
Sans rien dire pourtant, je vois ce que je voi ;
Mais patience.

LA TANTE.

Enfin, vous vous plaignez de moi.

LA MONTAGNE.

Eh ! non pas tout-à-fait ; mais il faut laiſſer faire,
Tout vient avec le temps.

LA TANTE *bas à Liſette.*

Vois Léandre ſe taire ;
Qu'il eſt chagrin !

LA MONTAGNE.

Toujours quelque mot en paſſant
A votre Confidente.

LA TANTE.

Il eſt fort innocent.

LA MONTAGNE.

Au diable qui s'y fie. Entre vous autres belles,
Mille cœurs fripponnés paſſent pour bagatelles,
Et de vos yeux malins, ſi j'en crois le fracas,
La multiplicité ne vous en déplaît pas.
Sur Monſieur l'Auvergnac vous faites fonds ; mais baſte.

LA TANTE.

C'eſt à tort que....

LA MONTAGNE.

Vos yeux ont je ne ſçais quel faſte,
Un certain aigre-doux ſi ſavoureux pour moi,
Que je pâme d'amour ſi-tôt que je vous voi.
Quand nous marierons-nous, ma Reine ? Sur mon ame,
Je n'en puis plus.

LA TANTE.

Il faut modérer votre flame.

LA MONTAGNE.

Sans ceſſe auprès de vous le cœur me fait tic tac.
Tâtez.

LA TANTE.

Ah!

LA MONTAGNE.

Vous craignez ce Diable d'Auvergnac.

LA TANTE.

Mais s'il vous entendoit ?

LA MONTAGNE.

Hé bien, ai-je à lui plaire ?
Je m'en ris.

ANGELIQUE *à Oronte, qui l'avoit entretenue tout bas.*

Non, Monſieur, il n'eſt pas néceſſaire.

LA TANTE *à Angélique.*

Qu'eſt-ce qu'il vous propoſe ?

ORONTE.

Un ſeul tour de jardin ;
Mais elle en fait ſcrupule.

LA MONTAGNE.

Ah! c'eſt jouer au fin.

LA TANTE *à Angélique.*

Vons y pouvez aller.

LA MONTAGNE.

Je découvre la piece,
Ce qu'il ſent pour la Tante, il le dit à la Niece ;
Et ne pouvant ici parler comme il l'entend,
La confidence marche.

LA TANTE.

Il eſt perſécutant.
Quoi ! toujours ſoupçonner ?

LA MONTAGNE.

Bon pied, bon œil, ma Tante,
Je ne ſçaurois avoir l'ame trop ſurveillante ;
Et comme, ſans deſſein, il ne peut s'éloigner,
Au jardin tout exprès je vais l'accompagner ;
S'il raiſonne, du moins, je ſçaurai qu'il raiſonne.

ORONTE.

Je ne l'entretiendrai que de votre perſonne,
De ce que vous valez.

LA MONTAGNE.

Sans vanité, je croi
Qu'il eſt quelques Barons plus mal taillés que moi ;
Ce port, cette action. Ah ! ma Tante très-chere,

Si vous connoiſſiez bien tout ce que je ſçais faire ;
Mais ils ſortent, ma foi, je veux ſuivre leurs pas.

LA TANTE *à Liſette.*

Allez avec ma Niece, & ne la quittez pas.

SCENE VI.

LA TANTE, LEANDRE.

LA TANTE.

LEandre, me laiſſer pour une promenade ?

LEANDRE.

J'admirois du Baron la plaiſante boutade,
Et voulois voir la fin de tout ce différend.

LA TANTE.

Vous êtes bien ſecret.

LEANDRE.

Moi ?

LA TANTE.

Cela vous ſurprend !

LEANDRE.

J'écoute le reproche, & n'en ſçais point la cauſe.

LA TANTE.

Eh ! j'en avois déjà ſoupçonné quelque choſe ;
Mais mon ſexe....

LEANDRE.

De quoi me voulez-vous parler ?

LA TANTE.

Un homme, quand il veut, ſçait bien diſſimuler.
Vous ne m'aimez donc pas ?

LEANDRE.

Moi, Madame ?

LA TANTE.

Vous-même.

LEANDRE.

Si, ſans en rien ſçavoir, il ſe peut que l'on aime....

LA TANTE.

Que vous êtes injuſte ! on me l'avoit bien dit,
Qu'à feindre on n'eut jamais tant d'adreſſe & d'eſprit.

LEANDRE.

Mais qui donc vous a fait ce rapport de ma flame ?

LA TANTE.

Celui qui, comme vous, voit au fond de votre ame ;
Votre ami.

LEANDRE.

Quoi! ces feux, ces amours prétendus,
Vous les ſçavez d'Oronte?

LA TANTE.

Oui, de lui; mais, bien plus,
Il m'a dit qu'ayant ſçu combien je lui ſuis chere,
Vous prétendiez pour lui renoncer à me plaire,
Mourir plutôt cent fois d'un déſeſpoir jaloux....

LEANDRE.

Madame, Dieu me damne, il ſe moque de vous,
Je n'y penſai jamais.

LA TANTE.

Vous le voulez bien dire;
Mais....

LEANDRE.

Où donc en pourroit être le mot pour rire?
Je dis ce qu'il faut croire.

LA TANTE.

A quoi bon affecter
De nier un amour dont je ne puis douter?

LEANDRE.

Vous le devez pourtant.

LA TANTE.

C'eſt vous trahir vous même;
Ne vous obſtinez point.

LEANDRE

Enfin donc, je vous aime?

LA TANTE.

Quand d'Oronte aujourd'hui je n'aurois pas appris
Combien d'amour pour moi vous vous ſentez épris,
Vous m'en avez tant dit, ce matin même encore,
J'ai tant vu dans vos yeux que votre cœur m'adore,
Que le mien, de vos feux, jamais ne doutera.

LEANDRE.

J'ai dit. Vous avez vu tout ce qu'il vous plaira;
Mais je ne vous aimai cependant de ma vie!

LA TANTE.

Vous ne m'aimez pas?

LEANDRE.

Non, & n'en ai point d'envie.

LA TANTE.

Le terme eſt un peu fier, & même injurieux;
Mais j'en ſçais le motif, & vous en aimez mieux.
Qui peut à ſon ami ſacrifier ſa flamme,
S'il étoit marié, chériroit bien ſa femme.
Peut-on aſſez louer cet effort de vertu?

LEANDRE.

Mais je vous parle net.

LA TANTE.

Vous vous êtes trop tû,
C'eſt d'où vient tout le mal, mais j'y vois du remede;
Sans trop en murmurer, ce cher ami vous cede,
Et même s'il vous faut dire tout aujourd'hui,
J'ai du penchant pour vous beaucoup plus que pour lui.

LEANDRE.

Eſt-ce en dépit des gens, que, ſelon ſon envie....

LA TANTE.

Non; mais en dépit d'eux, on prend ſoin de leur vie,
Et ſouffrir votre mort pouvant vous ſecourir....

LEANDRE.

Eh! faites-moi l'honneur de me laiſſer mourir.

LA TANTE.

Si quelques jours encor votre amour ſe veut taire,
Différons, j'y conſens; mais vous aurez beau faire,
Il faudra, malgré vous, enfin le déclarer.

LEANDRE *bas.*

Si quelqu'adroit détour ne m'aide à m'en tirer,
(*haut.*)
Elle m'accablera. Madame, quand Oronte,
De mon amour pour vous, vous a fait le beau conte,
Ne lui parliez-vous point d'épouſer?

LA TANTE.

Dès demain,
S'il l'eût pu conſentir.

LEANDRE.

Vous l'offriez en vain,
Je ne m'étonne plus s'il a joué d'adreſſe.

LA TANTE.

Seroit-il marié?

LEANDRE.

Non pas, mais....

LA TANTE.

Hé bien, qu'eſt-ce?

LEANDRE.

Ce ſeroit le trahir que vous en dire plus.

LA TANTE.

De grace.

LEANDRE.

Je ne puis m'expliquer là-deſſus,
Il romproit avec moi s'il avoit pu l'apprendre.

LA TANTE.

Je n'en parlerai point.

LEANDRE.

Je crains trop....

LA TANTE.

Non, Léandre,
Croyez-moi.

LEANDRE.

Vous vouliez récompenſer ſon feu?
Jugez s'il le peut être, il eſt votre neveu.

LA TANTE.

Mon....

LEANDRE.

Il m'a fait cent fois jurer de vous le taire.

LA TANTE.

Quoi! vous dites....

LEANDRE.

Qu'Oronte eſt fils de votre frere,
Qui, laiſſant ce pays pour l'Angleterre, aima
La Comteſſe d'Uſpek, qu'à ſon tour il charma.
De leurs amours ſecrets ce fruit ſerra la chaîne;
Mais au moins ſongez bien....

LA TANTE.

N'en ſoyez point en peine,
Allons les retrouver; mais ſi vous m'aimiez?

LEANDRE.

Non,
Madame, vous ſçavez que j'agis ſans façon.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, LISETTE.

ORONTE.

Puiſqu'il faut eſſuyer encor cette corvée,
Sois témoin de quel air ma flamme eſt éprouvée;
Ne quitte point, Liſette, & demeure avec nous.

LISETTE.

Vous ne vous ſentez pas d'un ſi cher rendez-vous,
Vos yeux brillent de joie.

ORONTE.

Elle eſt étincelante.
Mais n'as-tu point appris ce que me veut la Tante ?

LISETTE.

Non : je ſçais ſeulement qu'elle m'a dit tout bas,
Qu'à vous prendre à quartier, je ne manquaſſe pas,
Qu'avec vous, du jardin, ici je me rendiſſe.

ORONTE.

De ſes jaloux ſoupçons, il faut ſuir la malice.
Le refus d'y venir eût pu les éveiller.

LISETTE.

Ma foi, nous n'avons pas trop ſujet de railler ;
Dans la rage d'amour où ſon penchant l'engage,
Quoi que pour l'éblouir vous mettiez en uſage,
Elle vous va ſerrer le bouton de bien près.

ORONTE.

Mais ayant fait Léandre épris de ſes attraits,
Cette amorce jettée au moins ſçaura ſuſpendre....

LISETTE.

C'eſt vous être fort mal adreſſé qu'à Léandre,
Ce jeu déjà lui ſemble un ennuyeux parti.

ORONTE.

Je ne ſçais pas encor comme il en eſt ſorti ;
Seulement tout riant, ſans marque de querelle,
Il eſt venu nous joindre au jardin avec elle,
Et m'a dit, en paſſant, que je l'avois joué.

LISETTE.

Croyez qu'il vous aura tout franc déſavoué.

ORONTE.

Qu'importe ? j'aurai droit de ſoutenir ſans ceſſe,
Qu'il immole à mon feu la douleur qui le preſſe,
Et qu'ainſi je ſerois, & ſans cœur, & ſans foi,
Si je faiſois pour lui moins qu'il ne fait pour moi.
Mais la voici.

SCENE II.

LA TANTE, ORONTE, LISETTE.

LA TANTE.

JUgez ſi ma joie eſt la vôtre,
Quand je fauſſe pour vous compagnie à tout autre ;

Du jardin, tout exprès, j'ai ſçu me dérober.

ORONTE.

Auſſi Liſette ſçait....

LA TANTE.

Que vous ſçavez fourber !

ORONTE.

Moi ?

LA TANTE.

Ne craignez rien d'elle, elle eſt ma confidente.

ORONTE.

Léandre aura nié l'ennui qui le tourmente ?

LA TANTE.

A quoi bon, avec moi, faire trop le diſcret ?
De tout votre artifice il m'a dit le ſecret ;
Un obſtacle importun, dont votre amour s'étonne,
Vous faiſoit m'abuſer, & je vous le pardonne,
Pourvu que l'amitié, dont le nœud vous unit,
Ne s'aigriſſe de rien de tout ce qu'il m'a dit.

ORONTE.

Madame, je ne ſçais ce qu'il vous a pu dire ;
Mais je ſçais ſûrement que pour vous il ſoupire,
Et qu'il mourroit plutôt que vous l'avoir appris.

LA TANTE.

On fait l'amour à Londre auſſi-bien qu'à Paris.

ORONTE.

Qu'il s'y faſſe, qu'aura cet amour qui me touche ?

LA TANTE.

Je ne veux qu'un ſeul mot pour vous fermer la bouche ;
La Comteſſe d'Uſpek... Vous êtes interdit ?

ORONTE *bas.*

Léandre m'a joué. Qu'eſt-ce qu'il aura dit ?
N'étant inſtruit de rien, je ne ſçais que répondre.

LA TANTE.

Hé bien, ſçais-je la carte, & ce qu'on fait à Londre ?

ORONTE.

Madame....

LA TANTE

Elle étoit belle ?

ORONTE.

Il ne m'eſt pas permis...

LA TANTE.

Parlez, cela ſied bien dans la bouche d'un fils.

ORONTE *bas à Liſette.*

D'un fils !

LISETTE *haut.*

Quoi ! juſqu'ici nous avoir fait fineſſe,

Monſieur, que vous étiez le fils d'une Comteſſe ?
Madame, il eſt donc vrai ?

LA TANTE.

Tu vois qu'il en rougit ;
Mon frere en fut épris auſſi-tôt qu'il la vit.
Juge du reſte.

LISETTE.

Oronte eſt fils de votre frere ?

LA TANTE.

A l'air dont il m'avoit écrit pour ſon affaire,
Je pouvois deviner qu'il lui touchoit de près ;
Mais ce qui le fait taire, & cauſe ſes regrets,
C'eſt qu'étant mon Neveu, quelqu'amour qui l'engage,
L'impoſſibilité ſe trouve au mariage.

ORONTE *bas.*

Le tour eſt d'habile homme, il le faut appuyer.
(*haut.*)
Puiſque vous ſçavez tout, je n'ai rien à nier ;
Pour vous cacher mon ſort, j'avois feint que Léandre....

LA TANTE.

Je le ſçais ; mais d'aimer doit-on pas ſe défendre,
Quand on voit que le ſang nous en fait une loi.

ORONTE.

Hélas ! combien de fois aime-t-on malgré ſoi ?
Quand je m'en apperçus, ſi vous ſçaviez, Madame,
Les efforts que je fis pour éteindre ma flame ;
Mais toujours mon penchant plus fort que ma raiſon,
De mes ſens contre moi ſoutint la trahiſon.
Jugez de mon malheur par l'expreſſe défenſe,
De vous oſer jamais découvrir ma naiſſance ;
Mon pere, par ſerment, en avoit pris ma foi.

LA TANTE.

Ce m'eſt quelque chagrin qu'il ſe cache de moi ;
Mais comme juſqu'à vous, il ne faut pas qu'il paſſe,
Devant aimer ſon fils, venez que je l'embraſſe.
La tendreſſe du ſang eut toujours droit d'agir.

SCENE III.

LA TANTE, ANGELIQUE, ORONTE, LISETTE.

ANGELIQUE.

Quoi ! ma Tante, embraſſer un homme ſans rougir,
Vous qui condamniez tant toute ardeur indécente !

LISETTE.

Voyez le bel oiſon qui remontre à ſa Tante!
Vous nous épiez donc ?

ANGELIQUE.

J'entrois ſans y penſer.

LISETTE.

Quand on a des Neveux, on peut les embraſſer.

ANGELIQUE.

Oronte eſt le Neveu de ma Tante ?

LISETTE.

Oui, ſans doute.

LA TANTE.

La ſeule ardeur du ſang eſt celle que j'écoute ;
C'eſt le fils de mon frere, il m'en a fait l'aveu.

ANGELIQUE.

Il eſt donc mon Couſin, s'il eſt votre Neveu ?
Et je dois, comme vous, l'embraſſer.

ORONTE *l'embraſſant.*

Ma Couſine.

LA TANTE.

Vous l'embraſſez bien fort ?

ANGELIQUE.

C'eſt que je m'imagine
Qu'il faut, quand on le voit, régaler un Couſin.

LA TANTE.

Vous vous êtes bientôt ennuyée au jardin ?

ANGELIQUE.

Comme on médit de tout dans le ſiecle où nous ſommes,
J'ai craint qu'on ne m'y vît moi ſeule avec deux hommes ;
Pratiquer vos leçons eſt mon plus grand ſouci.

LA TANTE.

Allez dans votre chambre, & nous laiſſez ici.
Mon Neveu m'entretient d'une affaire importante.

ANGELIQUE.

Adieu donc, mon Couſin.

ORONTE.

Adieu, belle parente.

LISETTE *bas à Angélique.*

Le couſinage n'eſt....

ANGELIQUE.

Léandre m'a tout dit.

SCENE

SCENE IV.

LA TANTE, ORONTE, LISETTE.

LA TANTE.

SAns mentir, vous jouez à lui gâter l'eſprit;
C'eſt pour le renverſer, la flatter d'être belle!

ORONTE.

Eſt-ce qu'elle s'émeut pour une bagatelle?

LA TANTE.

Elle a déjà pour ſoi des ſoins ſi complaiſans....

ORONTE.

Ah! qu'une fille eſt ſotte à l'âge de quinze ans!

LA TANTE

Elle en a près de vingt, & ſi, quoi que je faſſe,
Vous voyez ce que c'eſt.

ORONTE.

Vingt?

LISETTE *bas.*

Qu'elle a bonne grace
D'en donner à ſa Niece, & de s'en dérober!

LA TANTE.

Otez-moi d'un ſcrupule où je viens de tomber.
D'où vient qu'en lui parlant tantôt de votre flame,
Vous vouliez qu'elle ſçût le ſecret de mon ame,
Puiſque vous étiez ſûr que, quoi qu'on fît pour vous,
Le ſang rendoit l'hymen impoſſible entre nous?

ORONTE.

Quoi! vous prétendriez, quand l'amour eſt extrême,
Qu'un cœur, pour raiſonner, fût maître de lui-même?
Le mien, trop vivement charmé de vos appas,
Vouloit en même temps ce qu'il ne vouloit pas,
Il parloit malgré lui de ce qu'il croyoit taire;
Ah! pourquoi ſuis-je né le fils de votre frere?
Qu'il m'en coûte à la fois de gloire & de bonheur!

LA TANTE.

Vous vous en faites donc un ſenſible malheur?

ORONTE.

Tel qu'il paſſe du Ciel tout ce que peut la haine.

LA TANTE.

C'eſt trop, je ne vous puis plus long-temps voir en peine;
Conſolez-vous.

ORONTE.

De quoi ?

LA TANTE.

Ce frere prétendu....

ORONTE *bas.*

Je tremble.

LA TANTE.

Il ne m'eſt rien.

ORONTE *à Liſette.*

Ah ! me voici perdu.

LISETTE.

Votre frere l'Anglais n'eſt pas votre vrai frere ?

LA TANTE

Non. Quand l'hymen joignit & ſon pere & ma mere,
Nous étions déjà nés chacun d'un premier lit ;
Dès l'enfance, par-là, l'amitié nous unit.
Les noms de frere & ſœur l'ont depuis confirmée.

ORONTE.

Liſette.

LISETTE *bas à Oronte.*

M'en voilà pour vous toute alarmée ;
Vous l'échapperez belle en parant celui-ci.

LA TANTE.

Donc, pour la parenté, n'ayez aucun ſouci,
Liſette ira ce ſoir nous chercher un Notaire.
Et demain en ſecret.... Mais quoi ! c'eſt vous déplaire,
Le chagrin qui vous prend me le fait aſſez voir.

ORONTE.

Que ne vous montre-t-il où va mon déſeſpoir !
Vous y ſeriez ſenſible, & forcée à me plaindre.

LA TANTE.

Sçachons donc le motif qui m'y pourroit contraindre ;
Pour le fils de mon frere, il n'eſt point d'embarras.

ORONTE.

Ne parlons plus d'un nom qui ne m'appartient pas ;
Pour me faire ſon fils, c'eſt trop uſer d'adreſſe,
Jamais il n'eût d'intrigue avec une Comteſſe ;
Léandre ne l'a feint que pour vous déguiſer
Qu'Oronte, quoiqu'Amant, ne vous peut épouſer.

LA TANTE.

Qui l'en empêcheroit ?

ORONTE.

Le malheur qui m'accable.

LA TANTE.

C'eſt ne rien dire.

ORONTE.

Hélas ! que je ſuis miſérable !

LA TANTE.

Mais....

ORONTE.

Contre un téméraire armez votre courroux.

SCENE V.

LA TANTE, ORONTE, PHILIPIN, LISETTE.

PHILIPIN.

MOnſieur, votre Avocat vient d'envoyer chez vous,
Il dit qu'on ſe prépare à vuider votre affaire.

ORONTE.

Laiſſe-moi, ſon ſuccès ne m'inquiete guere,
J'ai bien d'autres ſoucis.

LA TANTE.

Dites donc ce que c'eſt.

ORONTE.

Je ſçais qu'en mon deſtin vous prenez intérêt ;
Mais, de grace, épargnez à l'ennui qui me preſſe,
Ce qu'à taire toujours ma gloire s'intéreſſe ;
Il ſuffit que le Ciel, de mon bonheur jaloux,
Ne veut pas conſentir que je ſois votre époux.

LA TANTE.

Non, non, c'eſt trop vouloir m'éblouir de vos ruſes,
Sur les ordres du Ciel, ne cherchez point d'excuſes ;
Et ſans tant de détours, pour fuir ce mauvais pas,
Avouez franchement que vous ne m'aimez pas.

ORONTE.

Je ne vous aime pas ! que dites-vous, Madame ?
Philipin vous dira ce qu'il ſçait de ma flame.
Combien m'a-t-il oui, tant de nuit que de jour,
Me plaindre en vous nommant, & ſoupirer d'amour !
Il a voulu cent fois en avertir Liſette.

PHILIPIN.

Votre nom prononcé, notre nuit étoit faite.
Mille doux ſouvenirs, pour le mieux embraſer,
Lui peignoient....

LA TANTE.

Pourquoi donc ne me pas épouſer ?

ORONTE.

Par un ſort ſi cruel, qu'à peine j'en reſpire.

LA TANTE.

Mais enfin, quel eſt-il ?

ORONTE.

Je ne puis vous le dire.

LA TANTE.

Vous ne le pouvez ?

ORONTE.

Non.

LA TANTE.

Ce ſont là ces beaux feux ?
De grace....

ORONTE *bas à Philipin.*

Ah ! Philipin, ſecours-moi ſi tu peux,
Suppoſe, invente, ments.

PHILIPIN *bas à Oronte.*

Moi, Monſieur, que dirai-je ?

LA TANTE.

Si bien que le ſilence eſt votre privilege ?
Il vous faut bonnement croire ſur votre foi.

ORONTE.

Madame....

LA TANTE.

Adieu, Monſieur, vous vous moquez de moi,
Vos ſecrets ſont à vous, & je vous en tiens quitte ;
Mais je vous prie auſſi, plus aucune viſite.

ORONTE.

Ah ! Dieux !

LA TANTE.

Jamais de vous je n'en veux recevoir.

ORONTE.

Quoi ! vous me priveriez pour toujours de vous voir ?
Il faut donc que je meure, eſt-ce là votre envie ?

LA TANTE.

Non, je veux ſeulement....

ORONTE.

Il y va de ma vie.

LA TANTE.

Vous ouvrant avec moi, vous ne hazardez rien.
Je vous aime.

ORONTE.

Il eſt vrai, je le connois trop bien ;
Mais il m'eſt ſi honteux que vous ſçachiez l'affaire....

LA TANTE.

Honteux, ou non, enfin ce choix ſeul eſt à faire,
Il faut me dire tout, ou ne me voir jamais.

ORONTE.

Parlez donc à Léandre, il ſçait tous mes ſecrets.
S'il ſe tait, s'il craint trop pour un ami qu'il aime,
Je pourrai m'enhardir à m'expliquer moi-même,
J'en chercherai la voie, & ſors pour y rêver.

PHILIPIN *bas.*

La fourbe eſt commencée, il la faut achever.

SCENE VI.

LA TANTE, PHILIPIN, LISETTE.

LA TANTE.

A-T-on rien vu d'égal au procédé d'Oronte ?

PHILIPIN.

Quelquefois on a peine à ſurmonter la honte.

LA TANTE.

Ah! Philipin, dis-nous....

PHILIPIN.

Léandre ſçait le tout.

LISETTE.

Penſes-tu qu'aiſément nous en venions à bout ?
Ils s'entendent l'un l'autre.

PHILIPIN.

Et ſi je vais trop dire ?
Quand mon dos patira, vous n'en ferez que rire.

LA TANTE.

Va, je prends tout ſur moi.

LISETTE.

Mais enfin, tu ſçais bien
Que ton Maître conſent qu'on ne nous cache rien.

PHILIPIN.

Il eſt vrai, vous ſçaurez en tout cas me défendre.

LA TANTE.

Ne crains rien.

PHILIPIN.

Oyez donc ce qu'il vous plaît d'apprendre.
Un voyage breton, fait très-mal à propos,
Aujourd'hui de mon Maître eſt le trouble repos.
Pour joindre un ennemi qui tiroit en arriere,
Il s'y fit appeller Monſieur de la Rapiere ;
Et, ſous ce nom d'emprunt, ſçut ſi bien ſe cacher,
Qu'en ſix jours il trouva ce qu'il venoit chercher ;

Il vit ſon ennemi, le força de ſe battre,
Reçut un coup d'épée, & le perça de quatre;
Et craignant les Prévôts, il fuit, & ſans façon,
Fut demander aſyle au Château d'un Baron.
Le Baron, & ce fut le malheur de mon Maître....

LA TANTE.

On l'appelle?

PHILIPIN.

Et par où le pourriez-vous connoître?
Au fond de la Bretagne avez-vous des Agens?

LA TANTE

La naiſſance en tous lieux fait connoître les gens.

PHILIPIN.

D'Albikrac. On le tient un des plus galans hommes...

LA TANTE.

Liſette.

LISETTE *à Philipin.*

Parle bas, ce Baron que tu nommes....

PHILIPIN.

Hé bien?

LISETTE.

Avec Léandre il eſt dans le jardin.

PHILIPIN.

Ah! c'eſt fait de mon Maître, & j'en crains bien la fin.

LA TANTE.

Tu connois à quel point ſon intérêt m'engage,
Acheve,

PHILIPIN.

Le Baron étoit lors en voyage.
Une ſœur qu'il avoit le reçut au Château,
Fit penſer ſa bleſſure, & puis, c'eſt là le beau,
En ſe communiquant, tous deux ils s'enflammerent,
Se virent en ſecret, en ſecret ſe parlerent;
L'occaſion rioit, le diable s'en mêla,
Mon Maître fit le fou, la Dame pullula,
La voilà groſſe enfin de qui que ce pût être.

LA TANTE.

Quoi! ne nous dis-tu pas que ce fut de ton Maître?

PHILIPIN.

Je crois qu'à ſa groſſeſſe il peut n'avoir pas nui,
Mais la belle étoit douce à bien d'autres qu'à lui;
Et ſur quelques ſoupçons ayant fait ſentinelle,
Il entrevit de nuit un galant avec elle;
Et lors ne voulant plus en entendre parler,
Juſques en Angleterre il alla prendre l'air.
D'autre part, le Baron, dont l'ame eſt aſſez fiere,

Jura d'exterminer le pauvre la Rapiere ;
Et ſçachant au retour ce qui s'étoit paſſé,
Voilà, contre ſon nom, un procès commencé.
Ainſi qu'un vagabond, ſans feu, ni lieu, ni race,
La Rapiere eſt pendu ſoudain par contumace ;
Jugez ſi, quand de tout il nous faut défier,
Mon Maître, en cet état, s'oſeroit marier.

LA TANTE.

Je le blâmois d'abord d'abuſer une fille,
Dont la gloire intéreſſe une illuſtre famille ;
Mais qui peut écouter deux galans tour à tour,
Mérite la diſgrace où la plonge l'amour.
L'honneur ſur un ſeul choix fixe les feux pudiques.

PHILIPIN.

On ſe moque aujourd'hui de ces honneurs uniques,
Et chacun, comme il peut, vivant ſur le commun,
C'eſt n'avoir point d'Amant que de n'en avoir qu'un
Mais, Madame, cela ne fait point notre affaire.

LA TANTE.

Il faudroit par amis....

PHILIPIN.

L'a-t-on pas voulu faire ?
Autant de temps perdu. Ce diable de Baron,
Quoi qu'on puiſſe alléguer, ne change point de ton,
Toujours parle de pendre, & rien à l'amiable.

LA TANTE.

Le voici, je veux voir s'il eſt ſi peu traitable.

PHILIPIN.

Ah ! Madame, gardez de lui rien déclarer,
Que mon Maître avec vous n'en ait pu conférer.

LA TANTE.

Va, n'appréhende point que je lui puiſſe nuire.

PHILIPIN *bas.*

Il s'en va tout gâter ; comment l'oſer inſtruire ?

SCENE VII.

LA TANTE, LA MONTAGNE, LISETTE, PHILIPIN.

LA TANTE.

QU'eſt devenu Léandre ? Il n'eſt point avec vous.

LA MONTAGNE.

Il entretient tout bas votre futur époux,
D'intention, s'entend ; car, quoi qu'il ſe figure,

La conſommation n'eſt pas encor trop ſûre,
Jamais on n'a tenu contre les Albikracs.

LA TANTE.

Je le crois.

LA MONTAGNE.

Pas trop fou qui ſuit mes Almanachs.

LA TANTE.

Ils doivent être bons; mais avant que d'en prendre,
Baron, quand vous aimez, avez-vous le cœur tendre?

LA MONTAGNE.

Comment, tendre?

LA TANTE.

Il m'en faut une preuve aujourd'hui.

PHILIPIN *à la Montagne bas, ſans faire ſemblant de lui parler.*

La Rapiere pendu, ta ſœur groſſe de lui.

LA TANTE.

Eh quoi! vous héſitez?

LA MONTAGNE.

Non, ma poupine veuve,
Ordonnez, j'ai pour vous un cœur à toute épreuve.

LA TANTE.

Un certain la Rapiere....

LA MONTAGNE.

Il fut un peu pendu
Pour avoir....

LISETTE *l'interrompant.*

C'eſt le moins qui lui pût être dû.
Affronter un Baron!

LA TANTE.

Sans doute il eſt coupable.

LA MONTAGNE.

Auſſi je vous le fis brancher comme un beau diable,
Vous l'euſſiez vu....

LISETTE.

Ce fut devant votre Château
Que vous fites dreſſer ſa figure en tableau?
Si jamais il eſt pris, vous lui ferez grand chere.

PHILIPIN *bas.*

Pour peu qu'il parle encor, adieu tout le myſtere.

LA MONTAGNE *bas.*

Que diable a-t-il fait croire, & que dit celle-ci?

PHILIPIN *à la Tante.*

Voir que vous ſçachiez tout, lui donne du ſouci.

LA TANTE *à la Montagne.*

D'un affront ſi cruel le ſouvenir vous fâche:

Mais

Mais les fautes d'autrui ne ſont pas....

LA MONTAGNE.

Ah ! le lâche !
La douleur dont m'accable un ſi dur ſouvenir....
Ami, pour un moment daigne me ſoutenir,
Je n'en puis plus.

Il fait ſemblant de ſe trouver mal, & s'appuie ſur Philipin, qui lui conte tout à l'oreille.

LA TANTE.

Liſette, il faudroit....

LA MONTAGNE.

Non, Madame,
Ce n'eſt rien.

LISETTE *à la Tante.*

Ces malheurs abattent bien une ame ;
Plus la naiſſance eſt haute, & plus on les reſſent.

LA TANTE.

Qu'une fille eſt par-tout un meuble embarraſſant !

LISETTE.

Si j'étois que de vous, & que j'euſſe une Niece,
Je ſçaurois m'en défaire auſſi-tôt.

LA TANTE.

Rien ne preſſe ;
Voyons auparavant quel ſera mon deſtin.

LISETTE.

Oronte a ſçu toucher votre cœur ; mais enfin,
Le Baron ſans réſerve aſpirant à vous plaire,
Je prendrois le plus ſûr.

LA MONTAGNE *bas à Philipin.*

J'entends, laiſſe-moi faire.

PHILIPIN *bas à la Montagne.*

Dis qu'il ſera pendu tout au moins.

LA MONTAGNE *à la Tante.*

Pardonnez
Le déſordre où mes ſens ſe ſont abandonnés.
La douleur m'a d'abord ſuffoqué la parole.

LA TANTE.

L'accident eſt de ceux dont rien ne nous conſole ;
Et j'avoue....

LA MONTAGNE.

Il eſt vrai, je ſçais qu'il ſeroit mieux
Que, de honte & d'ennui, j'en mouruſſe à vos yeux ;
Mais ma ſœur, dont le ſexe eſt moins fort que le nôtre,
A fait une folie, & j'en ferois une autre.
Vivons donc, s'il vous plaît, nonobſtant ſon délit,
C'eſt ſon affaire.

LA TANTE.

Il faut vous en guérir l'eſprit ;
Et pour faire finir les ennuis qu'il vous cauſe,
Avecque la Rapiere accommoder la choſe.

LA MONTAGNE.

Moi, j'accommoderois ? Vous ne ſongez donc pas,
Que de tous cas vilains, c'eſt le plus vilain cas ?
Comment ? dans un Château, dont l'antiquité brille,
Venir de guet-à-pens déhonter une fille,
Duper ſa prud'hommie à force de douceurs,
De ma ſœur qu'elle étoit, la faire de nos ſœurs,
Et quand il en eſt ſoul, lui tourner le derriere ?
Ah ! vous ſerez pendu, Monſieur de la Rapiere.

LA TANTE.

Je ſçais qu'il eſt coupable, & je l'ai dit d'abord ;
Mais il eſt des momens où l'amour eſt bien fort ;
Et pour un peu d'empire uſurpé ſur ſon ame,
Le malheureux qu'il eſt ſera....

LA MONTAGNE.

Pendu, Madame.
A la ſœur d'un Baron apprendre à provigner !

LA TANTE.

Quoi ! ne pouvoir ſouffrir qu'on tâche à vous gagner,
Et contre un Gentilhomme avoir l'ame ſi fiere.

LA MONTAGNE.

Oui, pendu lui, vous dis-je, & ſa Gentilhommiere ;
Ne tient-il qu'à venir affronter des Barons !
Par ſon cou, ſans reſſource.

LA TANTE.

Hé bien, nous le verrons.
M'aimez-vous ?

LA MONTAGNE.

Les tranſports dont ma flamme eſt ſuivie,
Ne vous font que trop voir....

LA TANTE.

Donnez-moi donc ſa vie,
Sans cela, point de foi.

LA MONTAGNE.

Qui diable, en demi-jour,
Vous eſt déjà, pour lui, venu faire la cour !
Vous en a-t-on appris le pays, la naiſſance ?

LA TANTE.

Signons ſa grace, après entiere confidence.

LA MONTAGNE.

Signons, puiſqu'il le faut ; mais à condition
Que vous ne ferez point languir ma paſſion,

Et que dès aujourd'hui, par bon contrat en forme,
J'aurai droit de vous dire, attendez-moi ſous l'orme.
Sans cela, point d'accord.

LA TANTE.

Vous prendre pour époux
Ne ſeroit pas, ſans doute, aſſez faire pour vous:
Ma Niece eſt jeune & riche, allez, je vous la donne.

LA MONTAGNE.

Et moi, je vous la rends, vous me la baillez bonne;
Je hais ces yeux frippons, dont la malignité
Eſt, dit-on, fort ſujette à la fragilité.
Par la moindre douceur, leur friandiſe émue,
Laiſſe égarer ſoudain leurs regards vers la rue,
Et pour peu qu'un galant prenne la bale au bond....

LA TANTE.

Ma Niece ne vit pas comme les autres font,
J'ai pris ſoin de l'inſtruire, & je répondrai d'elle.

LA MONTAGNE.

D'accord; mais,...

LA TANTE.

Elle eſt riche, & de plus....

LA MONTAGNE.

Bagatelle,
C'eſt à vous que j'en veux.

LA TANTE.

Mes beaux ans ſont paſſés,
J'enlaidis tous les jours.

LA MONTAGNE.

Plaiſez-moi, c'eſt aſſez.

LA TANTE.

Vous ne voulez pas voir que j'avance dans l'âge,
Que je n'ai plus....

LA MONTAGNE.

Tant mieux, vous en ſerez plus ſage.

LA TANTE.

On m'a parlé de vous, je ne le puis nier;
Mais ſi-tôt que je ſonge à me remarier,
Les ſoins que le défunt prit toujours de me plaire,
Ce que, pour m'attendrir, il s'efforçoit de faire,
Tout cela me ramene un ſouvenir ſi doux,
Qu'à faire choix d'un autre en vain je me réſous.
Je ne ſuis plus moi-même auſſi-tôt qu'il me frappe.

LA MONTAGNE.

Vous l'avez bien trouvé, c'eſt par-là qu'on m'attrape.

LA TANTE.

Que Liſette....

LA MONTAGNE.

Employez & le verd & le ſec,
Pour me faire paſſer la plume par le bec,
Nous verrons qui de nous y trouvera ſon compte.

LA TANTE

Quoi donc....

LA MONTAGNE.

Vous mitonnez le taciturne Oronte;
Et ſi jamais l'hymen le met entre vos bras,
Vous prendrez patience, & n'en pleurerez pas.

LA TANTE.

Mais ſi je ne ſens point pour vous grande tendreſſe?

LA MONTAGNE.

Si je n'en ſens non plus pour votre ſotte Niece?

LA TANTE.

Qu'a-t-elle de ſi ſot pour vous en dégoûter?

LA MONTAGNE.

Et qu'ai-je de ſi laid pour me tant rebuter?

LA TANTE.

Vingt-mille écus pour elle ont entré dans la maſſe.

LA MONTAGNE.

Mille Barons, & plus, ſont ſortis de ma race.

LA TANTE.

Mon bien, en l'épouſant, vous eſt ſûr quelque jour.

LA MONTAGNE.

Vous devenez Baronne en payant mon amour.

LA TANTE.

Mais quand ce ne ſeroit que cet hymen m'importe,

LA MONTAGNE.

Serviteur.

LA TANTE

A la fin, la colere m'emporte.
Ah! le vilain magot, qui refuſe les gens.

LA MONTAGNE.

Ah! la laide guenon, qui jaſe à ſoixante ans.

LA TANTE.

Quoi! joindre impudemment le menſonge à l'injure,
Soixante ans!

LA MONTAGNE.

Oui, ſoixante, à fort bonne meſure,
Et je le maintiendrai devant votre mignon,
Je le connois. LISETTE.

Voyez le joli compagnon,
Qui nous donne des ans! elle n'en a pas trente.

LA MONTAGNE.

Le blondinage a l'art de m'excroquer la Tante,

Et chacun pour ſoi-même agiſſant comme il peut,
Je laiſſe heureux Oronte, à qui ſeul on en veut.
Pour vous garder à lui, vous m'avez fait la piece
De vouloir ſottement m'endoſſer de la Niece.
L'affront, pour un Baron, eſt un outrage indu,
Mais la Rapiere auſſi, net, il ſera pendu,
Adieu, Tante.

SCENE VIII.

LA TANTE, LISETTE.

LISETTE.

Il s'en va bien outré.

LA TANTE.

Mais, Liſette,
Par où ſortir du trouble où ſon refus me jette?

LISETTE.

Moi, je ne vous dis rien.

LA TANTE.

Qu'Oronte eſt malheureux!

LISETTE.

Vous courez grand hazard de les perdre tous deux;
Craignant d'être ſurpris, & que quelque lumiere
Ne découvre au Baron qu'Oronte eſt la Rapiere,
Il va gagner pays.

LA TANTE.

Pour fuir ce dur ennui,
Liſette, allons de tout conférer avec lui.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, ORONTE, PHILIPIN.

ANGELIQUE.

QUoi! par un faux Baron avoir dupé ma Tante?
La piece eſt un peu forte.

ORONTE.

Elle étoit importante;
Et ſans ſon entrepriſe, il s'offroit peu de jour
A vous pouvoir montrer l'excès de mon amour.
C'eſt lui qui m'a tiré de l'embarras extrême
Où vous m'avez réduit, en feignant que je l'aime;
Et Philipin eût vu ſa fourbe ſans effet,
S'il n'eût pas confirmé le conte qu'il a fait.
La Montagne eſt adroit, & jouera bien ſon rôle.

ANGELIQUE.

Le bon eſt que de tout Liſette la conſole,
Et ne lui laiſſe voir rien d'égal au deſſein
De vous ſauver la vie en lui donnant la main.
Elle a ſi bien tourné ſon ame irréſolue,
Que par elle, ou par moi, votre affaire eſt conclue;
On a fait revenir le Baron tout exprès.

PHILIPIN.

Ils ſont à diſputer encore ſur nouveaux frais.
J'écoutois tout-à-l'heure, & d'une ardeur ſemblable,
L'un nommoit la Rapiere, & juroit comme un diable;
Et l'autre ſoutenoit, que quoiqu'il fût Baron,
Sa Niece valoit bien qu'il ſignât le pardon.
Léandre feint entr'eux d'avoir l'ame incertaine.

ORONTE.

Il travaille pour nous, n'en ſoyons point en peine.

ANGELIQUE.

Mais pouvez-vous penſer, quand ma Tante apprendra
Qu'un Baron ſuppoſé....

ORONTE.

Le vrai Baron viendra ;
Je vous ai déjà dit qu'arrêté pour affaire,
Il n'avoit ſçu partir comme il le croyoit faire,
Et que, par un pouvoir que j'avois d'aujourd'hui,
Il me donne plein droit de tout ſigner pour lui.
Le voici, dans vos mains, il ſera l'aſſurance
De l'hymen dont on a flatté ſon eſpérance ;
Le Baron d'Albikrac ſe trouvant des mieux faits,
N'aura pas grande peine à faire notre paix.
Il lui faut juſques-là cacher le ſtratagême.

ANGELIQUE.

Mais quand il l'aura vue, êtes-vous ſûr qu'il l'aime ?

ORONTE.

Qu'importe ? elle eſt fort riche, & lui fort endetté,
C'eſt ſon bien qu'il épouſe, & non pas ſa beauté.
Pourvu qu'il trouve l'un, il la quitte de l'autre.

PHILIPIN.

Que j'aye auſſi mon compte en vous donnant le vôtre ;
J'aime Liſette.

ANGELIQUE.

Va, nous ſongerons à toi.

PHILIPIN.

Après tout, votre amour ne tenoit rien ſans moi,
Avouez que pour vous la Rapiere a fait rage.

ANGELIQUE.

J'entends : tu n'en es pas à ton apprentiſſage.

ORONTE.

Le nom de la Rapiere, & la ſœur du Baron,
Grace à ſon bel eſprit, ſont traits d'invention.
Le reſte eſt effectif ; & regarde l'affaire
Où de tous vos amis l'appui m'eſt néceſſaire.
D'un Breton laiſſé mort redoutant les parens,
Au Château du Baron auſſi-tôt je me rends ;
La nuit, par ſon conſeil, je quitte la Bretagne,
Juſqu'à Londre en ſecret lui-même il m'accompagne,
Et lui devant beaucoup, il m'eſt doux aujourd'hui
De trouver quelque voie à m'acquitter vers lui.
Par ſon grand bien, la Tante eſt pour lui des plus belles,
Et ſur ce qu'il m'écrit....

SCENE II.

ANGEQLIUE, ORONTE, LISETTE, PHILIPIN.

LISETTE.

VOici bien des nouvelles ;
Armez-vous de conſtance, & faites l'eſprit fort,
On va vous prononcer la ſentence de mort.
Le Baron, pour cela, ſe fait tenir à quatre,
De ſes emportemens il ne veut rien rabattre,
Et la Tante ne peut y mettre le holà ;
Qu'en mettant dans vos bras la belle que voilà.
Voyez ſi vous pourrez ſouffrir ce coup de foudre.

PHILIPIN.

Va quérir un Docteur, afin de l'y réſoudre ;
Tu vois comme il en a l'eſprit tout conſterné.

LISETTE.

Pour en amener un, l'ordre eſt déjà donné.
Caſcaret eſt couru d'abord chez le Notaire.

ORONTE.

En croirai-je vos yeux ?

ANGELIQUE.

Ils ne peuvent ſe taire ;
Et vous marquent aſſez ce que mon cœur reſſent.

LISETTE.

Au lieu d'une douceur, vous en direz cent ;
Mais bouche cloſe ici, renfermez votre joie,
J'ai peur que notre Tante avec lui ne nous voie ;
Elle eſt prête à venir, & le moindre ſoupçon
Nous feroit avorter la fourbe du Baron.
Rentrez, future épouſe, attendant qu'on vous mande.

ORONTE.

M'aimez-vous ?

ANGELIQUE.

Jugez-en.

ORONTE.

Parlez.

ANGELIQUE.

Quelle demande !
Combien de fois déjà....

ORONTE.

ORONTE.

Daignez le répéter.

ANGELIQUE.

Adieu, j'en dirois trop ſi j'oſois écouter.

SCENE III.

ORONTE, LISETTE, PHILIPIN.

LISETTE.

HÉ bien?

ORONTE.

Je te dois tout, ſi ſon cœur eſt ſenſible.
C'eſt par toi...

LISETTE.

Vous doutiez qu'il pût être flexible.
Croyez-moi, s'il en eſt qu'on voit s'en affranchir,
C'eſt faute de trouver qui les veuille fléchir.
On vient à bout de tout avec un peu d'etude;
Je n'en excepte pas la vénérable prude,
Qui, fuyant moins l'amour qu'elle ne fuit l'éclat,
Exprès pour n'en point faire, eſt la dupe d'un fat.
A la voir ne ſouffrir blondin, ni galant homme,
C'eſt la même vertu; cependant c'eſt tout comme.

ORONTE.

Ton ſexe te doit trop.

LISETTE.

Je hais les ſots détours,
Et j'enrage de voir ce qu'on voit tous les jours,
De ces ſages du temps, de ces demi-Béates,
Qui, ſur le point d'honneur faiſant les délicates,
En tous lieux, par un zele auſſi faux qu'indiſcret,
Prêchent contre l'amour, qu'elles font en ſecret.
Sur leurs levres toujours la vertu ſe déploie,
Beau dehors par la langue, & du reſte, à cœur joie.
Quant à moi, je dis, ſi de ces contrefaçons,
Point de déguiſement, point de....

PHILIPIN.

Bonnes leçons!
Donc ſi je t'épouſois, & qu'il te prît envie
De me faire augmenter la grande Confrairie,
Tu viendrois franchement me le dire à mon nez?

LISETTE.

Le grand mal!

PHILIPIN.

Il s'étend juſqu'aux plus raffinés ;
Mais ſi, pour s'en ſauver, un mari ne voit goute,
Du moins, ſans qu'il le ſçache, il ſuffit qu'il s'en doute ;
Si nous en venons là, diſſimulons tous deux,
Autrement....

LISETTE *à Oronte.*

Faites bien le plaintif, le piteux,
La Tante vient.

SCENE VI.

ORONTE, LA TANTE, LISETTE, PHILIPIN.

ORONTE.

LA perle ! ah ! douleur qui me tue !

LISETTE.

Tâchez d'en avoir l'ame un peu moins abattue.
Si l'on trompe vos feux, c'eſt pour vous ſecourir.

ORONTE.

Ah ! qu'il vaudroit bien mieux qu'on me laiſſât périr !
Tu dis que cet hymen lui tient lieu de ſupplice,
Qu'elle fait en tremblant ce triſte ſacrifice,
Qu'au Baron à regret elle donne la main ?

LA TANTE.

Plaignez-moi : mon malheur, Oronte, eſt trop certain.
Vous le ſçavez, pour moi l'hymen eſt une peine,
Par pitié de vos feux, j'étouffois cette haine ;
Et pour vous garantir d'un infame trépas,
Il me faut épouſer ce que je n'aime pas,
Me livrer au Baron.

ORONTE.

Au Baron ! ah, Madame !

LA TANTE.

Que de douceurs, hélas ! va perdre votre flame !
La mienne chaque jour, ſi l'hymen nous eût joints,
Eût charmé votre cœur par mille tendres ſoins ;
Je vous aurois chéri, témoigné....

ORONTE.

Quelle rage !

PHILIPIN.

La bonne ame !

LA TANTE.

Ah ! pourquoi n'étiez-vous pas plus ſage ?

Pour la ſœur du Baron, quoi qu'elle eût de charmant,
Falloit-il de vos feux croire l'emportement,
S'y trop abandonner, n'en prévoir pas la ſuite?

ORONTE.

Perſonne ne veilloit deſſus notre conduite,
Hors une vieille Tante à tous momens au lit,
Rien ne mettoit obſtacle au feu qui nous ſurprit;
La belle, d'un coup d'œil, forçoit tout à ſe rendre,
Je n'étois pas de marbre, elle avoit le cœur tendre,
Cent faveurs m'aſſuroient d'un amour mutuel.
Madame, étoit-ce à moi de faire le cruel?
Sans ce galant ſurpris, elle m'étoit ſi chere,
Qu'afin de l'épouſer, j'euſſe attendu ſon frere;
Mais plutôt....

LA TANTE.

Par argent, ſi nous tâchions...

ORONTE.

Abus,
J'ai fait offrir ſix fois juſqu'à dix mille écus;
Mais à moins d'épouſer....

LA TANTE.

Il faut donc me réſoudre
A devenir ſa femme, afin de vous abſoudre;
Un veuvage éternel me ſeroit bien plus doux.

ORONTE.

Hé bien, demeurez veuve.

LA TANTE.

Et que deviendrez-vous?
Le Baron a juré votre ruine entiere.
Ah! que ſi vous pouviez n'être point la Rapiere!

PHILIPIN.

Sa rapiere a fait rage, il en a pris le nom,
Voilà que c'eſt d'occire.

ORONTE.

Evitant le Baron,
Que craindrai-je? Candie eſt un poſte honorable,
J'irai contre le Turc....

PHILIPIN.

J'irai contre le Diable?
Le Turc, Madame!

LA TANTE.

Non, ſi le Ciel ne veut pas
Qu'un doux & chaſte nœud me mette entre vos bras,
Du moins, pour m'empêcher de vivre infortunée,
Attachez-vous à moi par une autre hyménée.
Ma Niece....

LISETTE.

Elle eſt pour lui toujours à dédaigner,
C'eſt pis qu'un hérétique, on n'y peut rien gagner.
Hors vous, rien ne lui plaît.

LA TANTE.

Mais on la trouve aimable.

ORONTE.

Madame, ſi l'on veut elle eſt incomparable;
Mais je mourrois d'ennui ſi j'étois ſon époux,
Chacun voit par ſes yeux.

PHILIPIN *bas.*

Comme il le baille doux!
L'entend-il?

LA TANTE.

Cependant, quoi que nous puiſſions faire,
Le Baron, ſans cela, refuſe votre affaire,
Point d'accommodement.

ORONTE.

Et par quel intérêt?

LA TANTE.

Il croit que votre hymen eſt tout ce qui me plaît,
Que je me garde à vous; & pour ſon aſſurance,
Il vous veut voir tous deux mariés par avance.

ORONTE.

Et ne vous peut-il pas épouſer dès demain?

LA TANTE.

Non, une grande affaire en ſuſpend le deſſein,
Il faut qu'auparavant il retourne en Bretagne.

ORONTE.

Et moi je me diſpoſe à faire une campagne;
Ce que je ſouffrirois par l'hymen chaque jour,
Rend la guerre pour moi préférable à l'amour,
J'y vais prendre parti.

PHILIPIN.

C'eſt afin qu'on nous tue;
Il a rage au cœur de vous avoir perdue,
Madame, ayez pitié du Maître & du Valet.

SCENE V.

LA TANTE, ORONTE, LEANDRE, LA MONTAGNE, PHILIPIN, LISETTE.

LA MONTAGNE.

NOus nous ſommes laſſés de garder le mulet.
Pour pouvoir ſi long-temps nous laiſſer en attente,
Il faut que vous ayez l'ame bien conteſtante.
Eſt-ce fait? Quant à moi, dire & faire n'eſt qu'un.

ORONTE.

Vous avez grande hâte.

LA MONTAGNE.

Oui, j'en ſuis importun.
Mais c'eſt mon naturel d'être prêt à tout faire.
Signerons-nous? C'eſt-là ma plus preſſante affaire.

LA TANTE.

Vous aurez le bonheur que votre amour attend.

LA MONTAGNE.

Nous n'avons point parlé combien d'argent comptant,
Il m'en faut quelque peu, ne fût-ce que pour faire
Un train digne du rang de défunte ma mere;
Je ſuis, dans nos quartiers, le premier des Barons.

LEANDRE.

Le Notaire venu, nous le ſtipulerons,
Madame eſt raiſonnable.

LA MONTAGNE.

Il le faudra ſuperbe.
(*à Oronte.*)
Vous penſiez, ſous le pied, me pouvoir couper l'herbe,
Blondin; mais, s'il vous plaît, rengaînez vos amours,
La Tante....

ORONTE.

Oui, je l'aimois, & l'aimerai toujours;
Et quand vous me l'ôtez, plein d'une fiere audace,
Ce trait de raillerie eſt de méchante grace.
Si pour vous, contre moi, ſes propres intérêts....

LA MONTAGNE.

Quoi, diable! en un beſoin il feroit le mauvais?
Allez, je vous accepte, avec joie infinie,
Pour très-digne Neveu de notre Baronnie.
Je vous donne la Niece, & vous fais ſon époux.

ORONTE.

Non pas, quand il faudroit....

LA MONTAGNE

Comment l'entendez-vous,
Ma Tante ?

ORONTE.

Mais comment l'entendez-vous vous-même ?
Ne vous ſuffit-il pas de m'ôter ce que j'aime ?
Faut-il....

LA MONTAGNE.

Criez, peſtez autant qu'il vous plaira ;
Sçavez-vous de ceci ce qu'il réſultera ?
La Rapiere.... autant vaut....

LA TANTE *à Oronte.*

Mon cher Monſieur.

ORONTE.

Madame.

LA MONTAGNE.

On me le doit livrer.

LA TANTE.

Que je touche votre ame.
Sauvez un malheureux dont je prends l'intérêt.

ORONTE.

Autant que je le puis, je veux ce qui vous plaît ;
Mais vous perdre, & penſer qu'un autre me fût chere !

LEANDRE.

Madame vous en prie, il faut la ſatisfaire.

ORONTE.

Mais ſa Niece jamais ne voudra....

LA TANTE.

Veuille ou non,
J'en réponds.

ORONTE.

Elle eſpere épouſer le Baron.
Le rang qu'il tient la charme, elle en eſt entêtée,
Et l'en ayant tantôt par votre ordre flattée....

LA MONTAGNE.

Lorſque par les parens un hymen eſt réglé,
Je voudrois devant moi qu'une fille eût ſouffle,
Comme je vous... Holà, qu'on m'appelle Angélique.
Pour Niece, de par vous, me ſera-t-elle unique ?
Pour moi, j'ai quantité de jeunes Baronneaux,
Que je vous vais donner pour Neveux tous nouveaux,
Sans le petit Rapiere, il n'entre point en compte.

LA TANTE.

Epouſez-la de grace, & me laiſſez Oronte.

Epargnez-lui l'ennui de me voir dans vos bras,
Il m'aime tant.

LA MONTAGNE.

Et moi, ne vous aimai-je pas ?

LA TANTE

Je ne ſçais....

LA MONTAGNE.

Quoi ! dix fois on m'a, pour la Rapiere,
Avec dix mille écus, fait très-humble priere ;
Je le dépends gratis dès que vous m'en priez,
Et malgré tout cela vous vous en défiez ?

LA TANTE.

Mais vous dites que j'ai....

LA MONTAGNE.

C'eſt que je goguenarde.

LA TANTE.

Vous me trouvez ſi laide.

LA MONTAGNE.

Y faut-il prendre garde ?

LA TANTE.

L'affront me tient au cœur.

LA MONTAGNE.

Et moi, fort à l'eſprit.
Avez-vous oublié ce que vous m'avez dit ?

LA TANTE.

Il faut qu'un galant homme endure tout des femmes,
Et ſe venger du ſexe eſt des petites ames.

LA MONTAGNE.

Quoi ! vous aurez le droit de m'appeller magot,
Il ſera des guenons, & je ne dirai mot ?
Je ſuis mutin en diable alors qu'on m'injurie ;
Je ris quand on veut rire, & j'entends raillerie ;
Et pour vous faire voir qu'on ne me peut payer,
Si-tôt qu'il vous plaira nous entretutoyer,
Sans rancune & ſans fiel, volontiers ; va, mignonne ;
Je ſerai ton magot, tu ſeras ma guenonne,
Nous choiſirons ainſi cent jolis petits noms.

SCENE VI.

LA TANTE, ANGELIQUE, ORONTE, LEANDRE, LA MONTAGNE, LISETTE, PHILIPIN.

LA MONTAGNE.

LA belle, il faut vouloir ce que nous ordonnons,
C'eſt ſans aucun appel ; en fille obéiſſante,

Oyez ce qu'avec nous a réſolu la Tante.

LA TANTE.

On vous donne un époux, Monſieur prend ce ſouci.

LA MONTAGNE.

Faites la révérence, & dites grand-merci;
Bouchonne, dès demain vous aurez l'avantage
De ſçavoir quelle joie on trouve au mariage;
Pour réveiller les ſens, rien n'eſt plus ſouverain.

ANGELIQUE.

Oronte dès tantôt m'a dit votre deſſein.
J'avois, pour le Couvent, l'intention fort bonne;
Mais pour m'ouir nommer Madame la Baronne,
Me voir grand équipage....

LA MONTAGNE.

Ah! friand petit nez,
De votre chef ainſi vous vous embaronnez?
En fait de ce qui flatte, & doit donner à rire,
La chatte a le goût bon, & ne prend pas le pire.

ANGELIQUE.

Ne m'avez-vous pas dit que vous vouliez....

LA MONTAGNE.

Tout doux,
Un Baron tel que moi n'eſt pas viande pour vous,
Un mets ſi délicat n'eſt que pour une Tante.

ANGELIQUE.

Ma Tante, ſans mari, vit heureuſe & contente,
Et plutôt qu'à l'hymen on la pût diſpoſer,
Elle feroit....

LA TANTE.

Il faut vous entendre jaſer;
Où va-t-elle?

ANGELIQUE.

Je ſors de peur de vous déplaire.

LA MONTAGNE.

Vous ne vous ſçauriez donc marier, & vous taire?
Venez, voilà le beau qu'on vous a deſtiné.

ANGELIQUE.

Oronte!

LA MONTAGNE.

Il eſt diſpos, alaigre, bien tourné.

ANGELIQUE.

N'importe.

LA TANTE.

Vous voulez, je penſe être priée?

ANGELIQUE.

Je ſuis trop jeune encor pour être mariée.

LISETTE.

LISETTE.

Voyez, elle en mourroit.

LA MONTAGNE.

Que d'importuns débats !
Finiſſons en deux mots ; veut-on, ne veut-on pas ?

ORONTE.

Mais en quoi mon hymen importe-t-il au vôtre,
Pour vouloir que....

LA MONTAGNE.

C'eſt là me prendre pour un autre.
Il me faut faire un tour en Bretagne, & tandis,
Vous auriez tout loiſir de vous être ébaudis.
Moi parti, la Rapiere abſous, la chere Tante
Vous prenant pour mari, croiroit vivre contente ;
Il n'eſt contrat ſigné qui m'en pût garantir.

ORONTE.

Hé bien, mariez-vous avant que de partir.
Un jour plus, un jour moins, ne vous importe gueres,
Et....

LA MONTAGNE.

Mon futur neveu, chacun ſçait ſes affaires.
Donnez la main.

ANGELIQUE.

Moi ?

LA MONTAGNE.

Vîte, & ſans plus raiſonner.

LA TANTE.

La ſotte !

LISETTE.

Donnez-la, puiſqu'il la faut donner,
Vous fâchez votre Tante.

ANGELIQUE.

Elle en parle à ſon aiſe ;
Quand on a des Barons....

LA MONTAGNE.

Vous plaît-il qu'il vous plaiſe ?

ANGELIQUE.

Il faut bien obéir ; mais je ne réponds pas,
Qu'à vaincre mon dégoût jamais Oronte....

LA MONTAGNE.

Hélas !
On s'accoutume à tout. Demain donc, ſans remiſe,
Dans les bras de l'époux, l'épouſe ſera miſe.
Cela fait, je déloge, & pars en ſûreté.

ORONTE.

Mais Madame en a-t-elle autant de ſon côté ?
Si pour vous de ſa foi mon hymen eſt le gage,

Il lui faut, contre vous, un pareil avantage,
Qu'après votre intérêt vous aſſuriez le ſien.

LA MONTAGNE.

Dépendre la Rapiere eſt donc compté pour rien ?
Sans l'honneur de ma ſœur, qui ne vaut pas grand choſe,
Ce ſont dix mille écus dont ma Tante diſpoſe ;
Et pour vous faire voir que j'agis franchement,
J'y veux bien ajouter encor ce diamant,
Il n'eſt pas des plus laids.

LISETTE.

Madame, comme il brille !

LEANDRE.

Il eſt de prix.

LA MONTAGNE.

C'eſt preſque un titre de famille ;
Des Seigneurs Albikracs il vient de pere en fils ;
L'an eſt gravé deſſous, mil deux cent trente-ſix ;
Si l'on ne m'en croit pas, en rompant....

LA TANTE.

Non, de grace,
On peut mieux prouver une ancienne race.

LA MONTAGNE.

Nous la montrerons telle, & vous ramenerons,
Pour nous voir marier, quinze ou trente Barons.
Si la Nobleſſe a droit de chatouiller votre ame,
Je vous en garantis ſatisfaite.

SCENE DERNIERE.

LA TANTE, LEANDRE, ORONTE, ANGELIQUE, LA MONTAGNE, LISETTE, CASCARET, PHILIPIN.

CASCARET.

Madame,
Le Notaire eſt venu.

LA MONTAGNE.

Bon, allons tous ſigner.
Ma ſœur, en l'apprenant, voudra ſe mutiner ;
Mais elle a fait la faute, il faut qu'elle la boive.

LEANDRE.

A ſon propre repos, il n'eſt rien qu'on ne doive,
Goûtez-le ſans chagrin.

PHILIPIN.

Par la permiſſion
De très-haut, très-puiſſant Monſeigneur le Baron,
Que j'épouſe Liſette.

LA MONTAGNE.

Elle n'eſt pas novice,
Tu choiſis bien.

PHILIPIN.

Monſieur, je la crois de ſervice,
C'eſt bien mon fait par-là.

LA MONTAGNE.

T'aime-t-elle ?

PHILIPIN.

A-peu-près.

LA MONTAGNE.

Viens ſigner avec nous, tu danſeras après.

FIN.